



Labor

Gauthier Andrieux Chéradame, **L a b o r**

Cycle Labor, publication n°1

É d i t i o n s B u r n ~ A o û t

Publiés par Éditions Burn~Août :

De la misère, À L'AMER, 2019

L'usage de la violence, À L'AMER, 2020

Comment démonter un monument, MAMAROAD, 2020

À paraître :

Chaque jour sa peine, archives 2019-2020, GUSTAVIO et LA GALE

Thune Amertume Fortune, EUGENIE ZELY

La présente publication ouvre le cycle de recherches et de publications Labor (auquel elle a donné le nom) dirigé par Éditions Burn~Août et qui se clôturera par une table ronde à la fin de l'année. Toutes et tous vous y êtes conviés. Plus d'informations sur www.editionsburnaout.fr

Tous droits de traduction autorisés pour tous pays. La reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, y compris la photographie, photocopie, reproduction numérique sous toutes ses formes est autorisée et encouragée. Toute reproduction, même fragmentaire, non expressément autorisée ne constitue en rien une contrefaçon mais une version différente dont nous soutenons la diffusion et la propagation.

Remerciements à Pascale, Inès et Roméo
pour leur aide précieuse 🐼 * ♡

Depuis que je connais Gauthier, c'est à dire depuis trois-quatre ans, pas une fois il ne m'a laissé entrevoir cette partie intime de lui que nous publions cet hiver avec Éditions Burn~Août et cela malgré toute l'amitié que nous nous portons. Jamais je ne l'ai côtoyé ainsi – en tant qu'intérimaire, cueilleur ou employé de chaîne – autrement que dans la lecture de Les mugatier, Attente et Corbas. Trois textes écrits en 2019 et regroupés au sein du recueil Labor que Gauthier publia la première fois, dans un cadre scolaire, divisé en trois cahiers, chacun imprimé sur un papier différent, relatif à chaque texte et retenu entre eux par un profilé en tôle suffisamment recourbé à une extrémité pour les serrer ensemble. En plus de sa fonction première, le bout de tôle sur lequel on pouvait lire Labor lui permettait par un procédé de taille douce d'inscrire les cinq lettres L . A . B . O . R sur chacun des cahiers. Cette présente version de Labor est donc la réédition du texte original légèrement corrigé et modifié par Gauthier. Quelques éléments ont été supprimés, notamment une bibliographie indicative, la photographie noir et blanc tramée grossièrement d'une grange pyramidale typique du Cher : la Fontaine Benat ainsi que les scannes d'un contrat de travail saisonnier, d'un badge rudimentaire et d'un titre de transport entre Lyon et Givors. Dans cette réédition, pour laquelle je remercie Roméo Abeurgal pour son travail de designer graphique, il a été fait le choix de penser un objet moins onéreux à produire que l'original et imprimable plus facilement (pour ne pas dire domestiquement) afin de faire face au contexte actuel et maintenir cette volonté d'Éditions Burn~Août qui est de continuer à « éditer (modestement) dans la tourmente. »

Alors, plusieurs éléments attiraient mon attention et me faisaient sentir que Gauthier avait un pied hors de la sphère d'artistes en devenir des Beaux-Arts de Lyon dans laquelle nous étions immergés et avons évolué, lui cinq ans, moi trois. De prime abord, il y avait ces artefacts extirpés/ramenés de je ne sais quelle place de travail qu'il portait fièrement : chaussures de sécurité, bleu de travail, T-shirt aux logos bariolés, couvre-chefs coqués même parfois équipés de LEDs. Puis bien sûr, il y avait cette science érudite sur tout ce qui avait trait de près ou de loin à la technique et à l'univers du BTP. Avec lui, j'appris la recette du gigot au bitume, ce qu'est une chèvre ou une molly et je pris connaissance qu'il existait des couteaux spécialement destinés à nettoyer les manchons des rouleaux de peinture après avoir passé une année à le faire sans cela. (Oui, avant d'éditer je peignais). L'amitié a bien ses mystères, parfois elle reste pudique. Jamais je ne sus, avant de le lire, que Gauthier partait à l'usine ou oeuvrait à la chaîne au milieu de centaines d'autres dans des champs de muguet sans fin de la région

nantaise, et qui plus est, produisait de ces expériences, aussi troublantes que passionnantes, de l'écrit.

Peut-être décida-t-il de me partager ses récits en me lisant ; j'ai plaisir à me dire cela. En effet, de la même manière que lui, j'avais ressenti l'impérative nécessité d'écrire lorsque les allées du SPEEDMARKET devinrent ma seconde habitation et les tire-palettes, une excroissance de mon corps. De ce point commun, nous partageâmes nos lectures. Je lui parlais de Linhart, Navel ou Poulaille, lui de Berreby, des éditions Allias et du Centre de Recherche et d'Innovation Artistique et Culturelle du Monde du Travail. Déjà se clivait la vision romantique du travail héritée du fantasme de la lutte des classes avec celle d'un travail en prise directe avec le monde et ses réalités sociales et économiques.

Au fil des lectures et découvertes, je ressentis une grande proximité entre ce que nous écrivions et tout un pan de la littérature dont les récits ressassés nous donnaient de la force. Je rêvais d'établissements et de piquets de grève et Gauthier, d'évasion gorkienne. Sans être dans la filiation directe de la littérature prolétarienne, j'ai toujours eu l'impression que nous en réanimions par notre production textuelle quelque peu son héritage : cette littérature bien particulière dont les thèmes sont en grande partie la vie laborieuse prenant place souvent à l'usine, les difficultés que cela impose, la fatigue du corps, mais surtout la fierté de travailler et d'appartenir au prolétariat, à cette masse vivante si belle et si forte. En constatant la répétition de ces thèmes dans nos écrits respectifs, plusieurs questions s'imposèrent, m'obnubilant au point d'imaginer un cycle de recherches et de publications ayant pour objectif d'esquisser les contours de leurs réponses. Par cycle, j'entends une programmation de publications réunissant des auteurs, penseurs et artistes sur une période donnée et se clôturant par un événement. Alors qu'au même moment je tentais de rendre pérenne la structure éditoriale que nous avions mise en place avec Benyamin, il m'apparut comme une évidence que Labor (le texte) devait y prendre place tant sa problématique me traversait et que je percevais les points de similarité entre l'expérience que nous décrit Gauthier et la mienne.

Cette expérience, que nous laisse percevoir Gauthier est celle d'un corps divisé par le travail. Un corps double qui dans sa construction par le labeur développe instinctivement un mécanisme de résistance ; l'écriture en est l'un de ses aspects, les grands auteurs passés m'en ont persuadé. Ce corps qui résiste, Gauthier le veut vagabond, curieux de la nature et des hommes et lorsque sa journée harassante et la cadence soutenue de la cueillette du muguet s'achèvent, on le voit prendre le large au

bord d'une embarcation de fortune ; qui eut cru qu'on ait pu se sentir aussi libre sur les terres de l'entreprise Vinet Finet ? Dans leur forme choisie et la matière même des textes, est rendue lisible la métamorphose d'un sujet par son labeur, travail temporaire n'ayant de sens que dans la rémunération qui s'ensuit, et qui pourtant, demande, oblige, contraint, l'écrivain à user d'une méthode d'écriture particulière pour en faire le récit. Il semble, à le lire, que Gauthier n'arrêta jamais le décompte machinal des brins et que c'est avec le même systématisme que les phrases furent couchées sur le papier parfois avec une certaine maladresse que j'imagine être la même que celle arrêtant les machines, provoquant d'un même coup le débrayage général.

En lisant Gauthier, j'eus l'intime sensation que les catégories insistantes du XX^{ème} siècle : travail, prolétariat, classe laborieuse ne seraient pas ou peu opérantes dans le cycle de recherches que j'élaborais, bien qu'irréremédiablement elles le hanteraient. De ce fait, il me fallait aller au-delà de l'antagonisme de classe et de la question de la légitimité de la parole ouvrière qui habitent la littérature prolétarienne depuis ses débuts et imaginer un cadre de recherches singulier et propre au cycle. Je percevais dans le corps résistant de Gauthier, la relation d'un sujet qui dans un rapport permanent à son objet le modifiait en se métamorphosant lui-même – je l'imaginai, yeux écarquillés, témoin de l'agitation des ruches, intimement, y percevant l'idéal d'une société utopique – or, et quand bien même, sa condition n'était pas celle que l'on définit généralement par le nom prolétaire, ce nom parce qu'il convoque une histoire, un lexique, une manière de faire commune, entrant en relation étroite avec le récit de Gauthier. Labor donc sera la première étape d'un ensemble de récits mis en commun qui exemplifieront la multiplicité des agencements possibles de singularités à l'objet travail à une époque où ce dernier n'est plus le berceau d'une révolution qui tarde à venir.

Il ne fut pas compliqué de convaincre Benjamin sur le caractère essentiel de ce projet tant nous sommes d'accord sur beaucoup de choses et qu'Éditions Burn~Août, en réponse à des prises de décisions compliquées et longues que nous avons connues dans d'autres places du collectif, se veut être incisif et spontané. Alors avec Les mugatier, Attente et Corbas, ou, pourrions-nous dire Labor, naissait Cycle Labor – prenant le nom de sa première publication – avec pour but, de recoller ces morceaux de vies atomisés aux quatre coins de nos ordinateurs en utilisant l'économie, certes précaire, mais existante, d'Éditions Burn~Août et ses canaux de diffusion pour les rendre accessibles.

•Theo entre le 18 et le 25 décembre 2020



Les muga- tiers



L'entreprise Vinet Frères est une entreprise familiale en activité depuis 1979. Déjà associée à l'entreprise Garnier Vinet qui cultive le muguet depuis 1941, date de création de la fête du Travail par le maréchal Pétain. Elle est constitutive du groupement d'employeurs maraîchers Pomalie. Située à la Haute Pomeraiie, Machecoul Saint-Même, Jean François Vinet est le dirigeant ainsi que celui de vingt et une autres sociétés desquelles il est mandataire, regroupées sous le label Océane Fruits et Légumes dont la production en 2017 s'élève à quatre-vingt-neuf tonnes de produits exportés. L'entreprise Vinet Frères est une entreprise agricole de maraîchage qui cultive des tomates sous serres ainsi que de la mâche, du muguet et des radis à l'extérieur, une exploitation qui s'agrandit chaque année. L'entreprise emploie deux cent cinquante salariés, dont cent soixante-dix permanents sur plusieurs sites. Elle recrute mille saisonniers pour la campagne de récolte du muguet qui s'étale du 20 au 27 avril. J'ai participé pleinement à cette campagne sur une période de six jours consécutifs, en camping sur site. Ce fut une expérience immersive dans le monde du travail au ras du sol. Le muguet nantais, produit à Machecoul et sa région constitue quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent du muguet produit en France, quatre-vingt-dix millions de brins sont récoltés puis disséminés à travers toute la France. ■C'est une production sous châssis en verre, l'ancêtre de la serre, qui permet aux maraîchers nantais d'avoir le monopole du muguet depuis des années. Plusieurs années de travail concentrées sur une semaine de récolte et de tri pour une journée symbolique.

Le muguet (*convallaria majalis*) est une plante vivace très toxique dans toutes ses parties, qui se constituent de longues feuilles ovales allongées et fleurs blanches à tépales soudées en clochettes. En dépit de son parfum innocent, le muguet peut provoquer des maux : un simple brin mâchonné ou les émanations d'un bouquet dans une pièce close ont suffi à indisposer certains sujets. On a relaté des intoxications par l'eau d'un vase de muguet bue par erreur. Les parties vertes, les fleurs et les baies renferment trois glucosides, convallarioside, convallamaroside et convallatoxoside, redoutables poisons du cœur : le dernier tue un chat à la dose de soixante-dix-sept microgrammes par kilogramme (voie intraveineuse). Le muguet est, aux doses thérapeutiques, puissamment tonocardiaque par l'ensemble de ses composants. ■Il ralentit et régularise le rythme du cœur, accroît l'amplitude des contractions : l'action est à la fois directe et indirecte via le système nerveux. De la famille des liliacées, originaire du Japon, on le trouve aujourd'hui dans de nombreuses zones tempérées de l'hémisphère nord, en France et dans le reste de l'Europe, en Amérique du Nord

et en Asie. La tradition raconte que l'on peut entendre en mai les grelots de muguet, le lis des vallées, tinter à travers les sous-bois. La mythologie voudrait qu'Apollon ait créé le muguet pour l'offrir en tapis aux pieds nus de ses nymphes. La qualité porte-bonheur du muguet viendrait plutôt de la tradition chrétienne et du fait que le muguet symbolise le retour du printemps. D'abord offert en symbole de pureté avant un mariage et dans les campagnes pour fêter la fin de l'hiver, le muguet est ensuite offert aux dames par la noblesse pendant la renaissance. Largement démocratisé en 1941 par le régime de Vichy, le muguet devient alors symbole de la fête du Travail et est soumis à une exception de vente par le particulier sur le domaine public, pour ses qualités symboliques de lutte et de porte-bonheur.

Le 1^{er} mai comme journée de revendication commence le 1^{er} mai 1886 à Chicago. Une grève ouvrière, lancée par le syndicat américain Federation of Organized Trades and Labor Union, accompagné par les Knights of Labor, revendiquant la journée de huit heures de travail paralyse le pays. Le 1^{er} mai est choisi en fonction des années comptables des entreprises américaines et du renouvellement des contrats de travail « Moving Day ». Pendant cette manifestation pour les droits des travailleurs, la police, pour répliquer à des jets de pierres, tire sur la foule faisant neuf morts. Une marche en leur hommage aura lieu le 3 mai 1886. Place du Haymarket, semble-t-il, un anarchiste lance une bombe sur un détachement de police causant la mort de huit policiers, les policiers ripostent par un feu nourri. Cinq dirigeants anarchistes sont condamnés à mort le 20 Août, leur innocence sera reconnue en 1893.

En 1889 la seconde Internationale socialiste se réunit à Paris et déclare le 1^{er} mai journée internationale de revendication des travailleurs ; ils décident d'organiser, chaque année, ce jour-là, une grande manifestation internationale pour demander la journée de huit heures. Dès 1890 les manifestants arborent le triangle rouge symbolisant la triple revendication, huit heures de travail, huit heures de sommeil, huit heures de loisir. Le triangle rouge sera progressivement remplacé par une fleur d'églantine rouge, symbole de la Révolution et fleur traditionnelle du nord de la France. Le 1^{er} mai 1891 en France, à Fourmies dans le Nord, l'armée ouvre le feu sur les manifestants faisant neuf morts et une soixantaine de blessés. Le 1^{er} mai 1894 près de Chicago une manifestation de soutien aux ouvriers est brutalement réprimée

faisant deux morts. Le 1^{er} mai 1906 à Paris une manifestation violente pour la journée de huit heures se solde par huit cents arrestations. À Hambourg, six mille ouvriers qui chôment ce 1^{er} mai sont licenciés. Le 6 Juin le conseil municipal de Paris fait du 1^{er} mai un jour férié. Le 1^{er} mai 1907 est férié à Paris, c'est ici que le muguet fait sa première apparition en manifestation. En 1916 des Allemands opposés à la guerre, organisent le 1^{er} mai une manifestation à Berlin « À bas le gouvernement ! À bas la guerre ! ». En France c'est en 1919 que la journée de huit heures est obtenue, par la loi du 23 Avril qui fait du 1^{er} mai une journée chômée. La manifestation du 1^{er} mai 1919 fera un mort et des centaines de blessés. En 1920 le 1^{er} mai à Ueno au Japon donne lieu à une manifestation spectaculaire, et la Russie bolchevique le déclare fête légale des travailleurs. En 1933 Hitler fait du 1^{er} mai une journée chômée et payée, c'est le « Jour du travail national ». Le 12 avril 1941, le gouvernement de Vichy fait du 1^{er} mai la « Fête du travail et de la Concorde Sociale », il sera alors férié, chômé et rémunéré. C'est ici que le muguet blanchit l'églantine rouge encore trop rattachée aux communistes appelés « églantinards ».

Le 1^{er} mai sera officialisé journée chômée et payée intégralement dans toutes les entreprises après la libération en 1947. Il sera officiellement renommé « Fête du Travail » en 1948. Les défilés étant interdits lors des guerres d'Indochine et d'Algérie, la fête disparaît dans les années 1950 et 1960. ■ Il faut attendre le 1^{er} mai 1968 pour que la CGT réorganise une grande manifestation dans les rues de Paris. Le 1^{er} mai est férié dans au moins cent sept pays du monde ce qui représente soixante-sept pour cent de la population mondiale.

Ce 1^{er} mai 2019, le président français Emmanuel Macron tweetait : « Le 1^{er} mai est la fête de tous celles et ceux qui aiment le travail, le chérissent, parce qu'ils produisent, parce qu'ils forment, parce qu'ils savent que par le travail nous construisons. »

J'ai pu commencer à écrire ce récit à partir du moment où j'ai reçu ma paie le 7 mai. D'un montant de quatre cent vingt euros et quarante-trois centimes suite à un acompte de quarante euros effectué au bureau de l'entreprise. ■

Mon travail commence le 20 avril et finira le 25. Six jours de travail en hébergement précaire, sur un site alloué par l'entreprise Vinet Frères au camping saisonnier, pour ceux qui ne sont pas du pays nantais, mais qui souhaitent faire les saisons à Machecoul Saint-Même, à la Haute Pommeraie.

Le récit commence sur un voyage Lyon-Machecoul qui débute le jeudi 18 avril à neuf heures, départ des pentes de la Croix-Rousse. Une

marche d'environ quarante-cinq minutes pour sortir du centre de Lyon et me rendre aux abords d'un rond-point à Tassin-la-Demi-Lune. Il permet de partir en stop en direction de Clermont-Ferrand, après, à peu près, une demi-heure d'attente. La première voiture qui m'emmène en dehors de Lyon vers dix heures et demie est un SUV gris, assez gros modèle conduit par un homme, directeur de café. Il se remémore un ancien employé qui a tout quitté pour voyager en auto-stop. Il précise lui avoir dit que ce n'était pas une vie, qu'il ne s'établirait jamais, qu'il n'aurait pas de famille. Après trente minutes il m'arrête sur un rond-point de sortie de nationale, près de Villefranche-sur-Saône. Rond-point que j'habite un certain temps, me demandant si un jour j'arriverai à Clermont-Ferrand et si beaucoup de gens avant moi ont habité aussi longuement ce morceau de trottoir, en bordure d'insertion de nationale. Au loin une caméra de route filme du haut de son poteau.

Au final, c'est une dame âgée qui me laissera faire un bout de route avec elle, en échange de quoi je lui apprends à se servir du GPS intégré à sa petite voiture rouge. ■ Elle se rend à l'Arbresles et me dépose un peu après la nationale, en direction de l'autoroute. Je marche vers cette seule autoroute qui permette de poursuivre mon chemin. Une autre dame d'une quarantaine d'années s'arrête d'elle-même pour me soulager d'un petit kilomètre. Nouveau rond-point entre une route départementale direction Roanne et une insertion d'autoroute, segmentée entre Roanne et Lyon. C'est un rond-point typique périurbain, un peu en chantier, légèrement fleuri. Des champs au loin. Quelques pavillons et magasins de bricolage. Il est onze heures et demie et j'ai rendez-vous à Clermont-Ferrand vers midi et demi. Mon rendez-vous arrive plus tôt que prévu à Clermont, tandis que je patiente sans savoir vraiment où je suis ni à combien de temps de ma destination. Le panneau direction Lyon derrière moi ne cesse de me rappeler le peu de distance que j'ai parcouru. Je reste assez longtemps pour commencer à me mettre en danger et au retour de cette marche, une voiture grise s'arrête à proximité. Le conducteur est un homme d'une cinquantaine d'années qui peut me déposer à Roanne. Assez vite j'apprends qu'il se rend à Clermont-Ferrand et qu'il pourra me déposer au Brézet, une zone d'activité. Je préviens mon rendez-vous qu'il me reste une heure quinze de route à passer dans cette voiture de société qui appartient à un conducteur commercial, vendeur de logiciels médicaux pour les hôpitaux.

Arrivé au Mac Donald de la zone d'activité du Brézet, je suis juste der-

rière la nouvelle Clio familiale, dans laquelle il reste une place au milieu à l'arrière. Clio conduite par Virginie, journaliste et naturaliste, mère de trois garçons. L'aîné est assis à l'avant et sera mon collègue de travail à Machecoul. Ils reviennent de vacances en Auvergne et de passage à Clermont-Ferrand, peuvent me remonter dans le Berry, province de l'ancien régime. Je vais aux Milleriaux, lieu dit de Pierrefitte-ès-Bois situé dans le Loiret au terroir argileux. Je passe une nuit dans cette maison typique berrichonne avec son épi de faîtage en métal blanc. Maison de laquelle j'ai repeint les murs l'été dernier. De contempler mon travail de peinture murale, et la vie qui s'est complètement réinstallée au sein de cette espace pictural, me laisse un drôle de sentiment.

Il est sept heures et quart quand on monte dans le bus à Châtillon-sur-Loire en direction de Gien. Le bus qui coûte deux euros s'arrête sur un parking à proximité du lycée. On descend. Il est huit heures et demie. Attente du deuxième bus de la même ligne qui continue jusqu'à Orléans. Arrivé à Orléans vers dix heures et quart, un café sur la place de la Gare, on monte dans un TER qui part d'Orléans à onze heures et demie, arrive à Nantes à quatorze heures vingt. C'est ensuite le tramway qui nous emmène jusqu'au Palais de Justice, un bâtiment technologique gigantesque aux vitres noires, situé sur l'île de Nantes. Nous marchons jusqu'à la nouvelle École des Beaux-Arts Nantes-Saint-Nazaire qui s'est érigée il y a un an sur le squelette d'une ancienne usine, ce qui lui confère un caractère architectural vraiment particulier, entre nouveaux bâtiments et usines connectées, remplies de simili-algecos équipés de portes blindées à badges électroniques. On y récupère les clés de l'appartement et discute avec les concepteurs de concert à vélo pour la fin de la manifestation des Gilets Jaunes, qui aura lieu le soir même. Le tramway, de la station Vincent Gâche à la station Mangin, où se situe l'appartement. Le temps de rassembler quelques affaires, on se remet en route en direction du centre commercial Beaulieu, afin d'acheter de quoi manger pour une semaine. Quarante euros de courses plus tard, on est de retour à l'appartement, avec le temps de prendre un pot et de retourner sur le parvis de l'École des Beaux-Arts, avec nos affaires, nos courses et nos litres d'eau. ■ On monte directement dans un Kangoo gris nouvelle génération qui nous emmène à Machecoul. Ce sont des anciens saisonniers du muguet, on en apprend un peu plus sur les techniques de cueille, de cumul des heures, et sur le ton que prendra cette semaine. Il est vingt heures trente, on est le 19 avril quand on arrive sur le site du camping. Il est principalement composé d'une mare remplie de lentilles

d'eau, d'un petit dénivelé sur lequel on installe notre campement, trois vieux camions réhabilités en camping-cars et quelques tentes. On monte les deux tentes avant le coucher du soleil, une pour les affaires, une pour dormir. ■ On fait directement le repas sur le réchaud, un plat de pâtes avec une sauce à l'Orléanais au foin fondu. On y mange à trois et en réservons pour le repas du lendemain, car le contrat précise que le repas n'est pas fourni. Sans plus savoir à quoi nous attendre, on se couche vers vingt-deux heures trente avec le bruit des grenouilles qui remplit la nuit.

Le lendemain, c'est le premier jour de travail, on se lève à cinq heures et quart. On nous a prévenus que le rendez-vous se faisait à l'entreprise, à partir de six heures et demie. Il fait nuit, froid et humide quand on sort de la tente. Le temps de faire bouillir de l'eau à la poêle pour la cafetière à piston, on se prépare, on infuse le café, on mange une banane, deux gâteaux, on s'habille pour le champ, on se brosse les dents. Le café infuse longtemps, retombe au fond du récipient en verre lorsque je presse le piston pour faire descendre le marc et extraire les saveurs. On est trois à être levés et prêts à partir à six heures et quart. On longe les champs sur un chemin de pierres grises, une odeur de compost et de pesticides imprègne le début de cette route, quelques voitures nous dépassent en levant des nuages de poussière invisibles sans les phares dans la nuit. Les serres ouvertes ont remplacé les champs sur la droite, profondes à l'infini, leur architecture répétitive et géométrique déployée sur des centaines de mètres, leur confère un aspect lourd et suspendu. Plus loin les serres ouvertes deviennent closes. Elles sont toutes aussi grandes et se déploient sur un espace encore plus long, sans que l'on puisse avoir accès à ce qui pousse à l'intérieur. Les vitres floutées se dressent sur environ cinq mètres de haut. Sur ce trajet, encore embrumés de sommeil, on commence à discerner l'entreprise en contre-jour, au loin, dans un halo lumineux. Ça grouille de phares et de monde entre les silos et les engins agricoles. Avec les spots, les voitures, les architectures, les machines, et le monde en silhouettes, on pourrait croire à une base militaire.

Il est six heures et demie et la vie fait déjà son office. ■ Mille saisonniers sont attendus pour la cueille, on se rapproche de quatre chariots roulants, triés par ordre alphabétique devant lesquels s'accumulent des files de personnes venues récupérer leurs badges : des carnets de quatre tickets sur papier coloré, agrafés avec notre photo et un numéro. Une fois badgés, on s'avance à travers un entonnoir en rubalise, encerclés d'employés en gilet jaune qui nous distribuent des

grosses poignées de petits élastiques verts. « Je t'en ai donné beaucoup, il va falloir beaucoup cueillir ». En sortant de l'entonnoir les poches pleines d'élastiques, on est compté en groupes de vingt-huit, affiliés à un chef de cueille. Jeanine nous emmène sur le parking vers un car scolaire de la ville de Machecoul, dans lequel on peut mettre deux équipes. Le bus est rempli en cinq minutes, il ferme ses portes, tremble, se met en route. Aucun profil type de cueilleurs ne se distingue, tous réunis dans un bus pour la même activité. Des personnes âgées, des lycéens, une famille roumaine, très peu d'étudiants.

Le bus roule une vingtaine de minutes dans la nuit avant d'arriver aux champs entre lesquels il a du mal à s'engager. On nous fait descendre du bus sans avoir encore vu de champs de muguets. La Lune est haute, les champs brumeux, le jour se lève à peine au loin. Quatre personnes sont déjà sur place lorsque l'on arrive au champ de muguets. Il se compose d'une trentaine de sillons, recouverts de bâches tendues sur des arceaux en dôme, d'environ un mètre de haut pour un mètre cinquante de large et cinquante mètres de long. Les bâches sont ficelées en corset aux arceaux de métal. Il y a une bâche principale qui couvre le sillon et deux pans de bâche thermique qui remontent sur la première. Les chefs de cueille en C.D.I. contrôlent les sillons sur lesquels on sera réparti. Ils les ouvrent en soulevant la bâche supérieure à mi-hauteur des arceaux, sur le côté droit. Les sillons sont divisés par des jalons colorés, sorte de petits panneaux en métal peint, fixés au bout de tiges de fer plantées dans la terre des palplanches au milieu du champ. On est sept par sillon, chacun son jalon, aujourd'hui on cueille du muguet avec trois clochettes blanches bien ouvertes.

Pour cueillir le muguet il faut être soit accroupi, soit le dos courbé, la tête presque sous la bâche, jusqu'à la moitié du sillon, ce qui représente environ soixante-dix centimètres, bras tendus. Il faut écarter les feuilles et chercher les brins comportant trois clochettes blanches bien ouvertes. On est le 20 avril et le muguet cueilli doit tenir jusqu'au 1^{er} mai. On cueille seulement les brins, il faut les saisir à la base et tirer vers le haut sans trop le pincer, sans arracher le pied, sans emporter « la chaussette », la couche violette qui recouvre la tige sur sa base. Commencer au plus près de nous et ratisser entre chaque arceau jusqu'au milieu du sillon. Entre chaque arceau, il y a environ un mètre cinquante, environ huit arceaux par jalon. Les élastiques ferment des bouquets de cinquante brins, il y a environ trois bouquets à cueillir entre chaque arceau, il faut mettre les bouquets finis dans une boîte

en polystyrène fermée, profonde de vingt centimètres, longue de cinquante, large de trente. Dix-huit bouquets par boîte, qui ne doivent pas toucher les bords pour ne pas abîmer la fleur.

Le travail est répétitif, tout le monde compte des bouquets par cinquante brins, se relève, élastique la botte, la range dans la boîte, continue sa besogne. Tout devient cycle. Le temps passe lentement. Les mains sont mouillées, les pieds aussi. Il fait froid, seules les lombaires chauffent et se raidissent. On avance recroquevil-
lé, sans oublier de brin, sans parler, sans arriver à penser, la tête remplie de chiffres qui défilent et se répètent. Heureusement le soleil s'est levé dans notre dos, faisant sécher les plantes, les mains, les genoux, les pieds. La première pause est à dix heures et demie, l'entreprise nous fournit une brique de jus d'orange et un biscuit au chocolat-céréales. Les toilettes sont des sanitaires mobiles chimiques verts que l'on voit sur les chantiers, WC Loc. Les deux équipes sont réunies pour la pause. ■ D'une grande mixité de pauvretés, beaucoup de gens du coin sont là pour la tradition, mais surtout pour arrondir un salaire ou une retraite. Vingt pour cent des saisonniers ont plus de soixante ans, beaucoup de migrants, de demandeurs d'asile, environ quinze pour cent. Sénégalais, Haïtiens, Marocains, Roumains, Italiens, Gitans. Tom a dit « c'est une vraie boîte de crayons de couleur ». Face à ça, beaucoup de racisme dans les rangs, du côté des chefs de cueille et des fidèles saisonniers du coin. Ça y va de tous les côtés, surtout quand ils ne savent pas bien parler français, et tout le monde trime sous le soleil de onze heures trente, sans camion d'évacuation si quelqu'un faisait un malaise. La pause a duré quinze minutes, on a continué à cueillir de la fleur et le temps passe par tranche de cinquante brins. La cueillette s'arrête à douze heures trente pour le repas. On remet au chef de cueille nos badges pour débaucher de notre matinée de travail. On a prévu nos pâtes à l'Orléanais au foin et une banane. On mange en bordure de champ, les mains pleines de sève et de cette poudre blanche qui sert à protéger les plants de muguet. L'après-midi, on continue sur la cueille de feuilles. Le muguet est fragile et ne supporte ni la pluie ni les grosses chaleurs. Les feuilles se cueillent comme le muguet, en tirant sur la base. Cette fois on fait des bouquets de quinze couples de feuilles, tenues par de nouveaux élastiques plus petits et jaunes, qui enserrant fortement la première phalange de nos doigts, là où les élastiques verts pouvaient se tenir sur la base du doigt. Le compte doit se faire plus strict, car les bouquets ne sont pas recomptés ensuite. Il faut les disposer sur les bâches au-dessus des sillons, et un saisonnier passe avec une caisse en plastique bicolore, pour les acheminer sur une palette

où ils sont réorganisés au bout du champ.

Les caisses en polystyrène sont parties dans un camion de location, pour être envoyées au tri. ■ Les caisses de feuilles s'empilent sur les palettes, deux autres équipes nous ont rejoints sur-le-champ. On est presque une centaine, accroupis à faire des bouquets de quinze feuilles. Seulement les belles feuilles, avec les longues tiges, le travail est plus simple, plus automatique que la cueille de fleurs, on avance plus vite, mais le temps se dilate différemment. Compter en boucles de quinze, ça monopolise encore plus l'esprit que les boucles de cinquante. La pause a duré une heure, maintenant il est quatorze heures et le soleil est lourd pour tout le monde. Jeanine a dit « l'année dernière, ils tombaient comme des mouches, débauchés directs, n'oubliez pas de boire de l'eau ». Une femme très âgée deux sillons plus loin n'a pas son chapeau. La journée se finit à seize heures et demie. On remet nos badges, pendant que le tracteur charge les palettes dans le camion. Cinq palettes pleines à craquer de caisses remplies de bouquets de quinze feuilles. On retourne vers le bus qui nous ramène à l'entreprise.

Demain c'est dimanche. On a été prévenu qu'ils réduisent les heures de cueille, pour éviter de payer trop d'heures majorées. En arrivant à l'entreprise, on a décidé de passer au bureau pour savoir s'il restait des places pour l'équipe de tri de nuit. Il ne reste que des places pour le tri de treize heures le lendemain. Pour être sûrs de faire nos heures du dimanche et du lundi 22 avril férié, on s'inscrit en équipe de tri et on rentre au campement. La journée de travail est finie, il est dix-sept heures. On a le choix entre faire une sieste ou trouver une activité pour finir la journée. Dans la mare, on a repéré une barque presque coulée, une barque en plastique rouge dont seul le haut dépasse de l'eau. On décide de la sortir de la mare, avec peine. Elle est rattachée à un abri en parpaings qui couvre deux grosses pompes, puisant l'eau de la mare avec fracas. Une fois la barque sortie de l'eau, elle est nettoyée, séchée et nous permet de faire un tour avec des rames de fortune. Au milieu de la mare, on repêche les rames qui avaient dérivé au loin. Après quelques tours, c'est l'heure du repas et le camping commence à s'animer. Environ quinze campeurs sont venus faire les saisons, accompagnés de sept chiens. On est à environ trente minutes de Nantes en voiture et deux campeurs sont d'anciens zadistes. Ils racontent chacun leurs histoires de l'expulsion. Tout le monde parle de sa première journée de travail, certains étaient dans les serres, à rempoter et dépoter des brins de muguet à la chaîne, du vrai fordisme. On nous explique rapidement à quoi s'attendre au tri et ils blaguent sur l'envie de

faire une grève, voire une occupation de l'entreprise jusqu'au 1^{er} mai. Bastien explique ses théories sur la hiérarchie militaire nécessaire pour organiser les mouvements anarchistes en manifestation, raconte l'organisation des groupes indépendantistes basques qui sont venus aider à la défense de la ZAD pendant les expulsions. Il explique que le meilleur moyen de contourner un travail asservissant, c'est le sabotage, à tout moment dans la chaîne, on peut refuser de faire un des pots.

Il se fait tard pour tout le monde, chacun retourne à son campement, à l'exception de quelques-uns, avides de finir une discussion qui se mêle au bruit des grenouilles dans la nuit.

Le lendemain notre rendez-vous est à treize heures, au tri, auprès de Marie-France. ■ Le matin on fait une partie d'échecs sur la barque, on décide de ne pas manger et on file au tri. On nous a prévenus de nous couvrir puisqu'il fait froid dans la salle de tri. On arrive à treize heures. ■ Tout le monde est déjà à son poste. C'est une très grande salle blanche, assez haute de plafond. Une odeur forte de muguet frais emplit l'atmosphère. C'est une odeur épaisse et âpre que l'on ne sent plus au bout de quinze minutes. Dans la salle il y a deux grosses machines de tri qui claquent au rythme de la cadence, dans un bruit de tonnerre continu. On a été directement séparés, envoyés à un bout et un autre de la machine, sans que je puisse vraiment saisir ce qu'il se passait dans cette salle. J'ai été mis sur un tabouret haut, sur une estrade, devant une trappe en métal orange. La machine est colorée d'un coffre en métal bleu. Devant moi des compartiments en plastique orange et blanc défilent en continu, chacun rempli d'un bouquet de muguet. On est seize de ce côté de la machine, de l'autre côté de la pièce, ils sont huit à faire cette même tâche. Il s'agit de se saisir d'un bouquet de muguet que l'on a peut-être cueilli et compté la veille, enlever l'élastique, puis jeter les brins un par un dans la trappe devant nous. C'est une trappe en métal orange en forme de V et recouverte de mousse grise. ■ Lorsque l'on jette un brin, il tombe devant une cellule qui ouvre et ferme la trappe, à condition qu'il y ait une place dans un compartiment du tapis roulant situé en dessous. Le tapis roulant de compartiments tourne à toute vitesse, on voit à peine les brins de muguet qui passent, la machine est bruyante, les roulements tournent avec fracas, à l'infini sans jamais ralentir, les seize trappes claquent rapidement, à des rythmes différents, saccadés. On passe à peu près trois bouquets en cinq minutes, une dame m'apporte des tas de muguet. En plus des bouquets, les rebuts de la machine, les brins tombés de travers sur le tapis doivent être repassés. La

tâche est répétitive, sans fin, toujours le même geste, la cadence est coupée quand il ne reste pas de place sur le tapis. Pour ne pas s'ennuyer, on répond efficacement au besoin de l'entreprise en optant pour des cadences rapides par période, cherchant un peu de stimulation. ■ Le bruit de la machine empêche de discuter, tout le monde s'exécute, le regard vide. Ici il y a surtout des personnes âgées qui continuent la tradition de récolte du muguet, mais ne peuvent plus travailler dans les champs. Le geste est tellement court et sans fin qu'il est impossible de se perdre dans ses pensées. Tom a dit hier qu'il avait été prouvé que ce type de tâches, sur la durée, affecte énormément la plasticité cérébrale. La première heure de tri est passée assez rapidement, ensuite j'ai découvert l'horloge en face de moi, qui demande un effort considérable pour ne pas la regarder par accident. Avec cette activité fixe, la chambre froide commence à vraiment rentrer en nous. La pause est à dix-sept heures trente, après quatre heures et demi du même geste infini.

On a beau être sortis du frigo, le froid est en nous, sous le soleil. Sur les trois heures et demie restantes j'intervertis ma tâche avec Félix. Il passe au jet de brin. Je découvre l'envers du décor, la sortie de la chaîne. La calibreuse n'a de cesse d'avaler des brins. Chaque brin passe devant une caméra qui calcule sa taille, son nombre de clochettes, leur diamètre, leur forme, leur couleur, surtout liés à l'âge et la variété de muguet. Tous les brins cueillis la veille sont triés par classe de muguet, chacune associée à une couleur. Le Premier choix est vert foncé, le Premier choix Charles vert clair, le Petit Jaune, le Petit Blanc, le Super en bleu, l'Ultra en rouge. Devant moi se placent deux tapis roulants qui avancent par cran, au rythme de tas de vingt-cinq brins, il faut réunir deux tas, les élastiquer en bouquets, en disposer par vingt dans une boîte en polystyrène recouverte d'un papier isolant. C'est le Premier choix qui sort en plus grande quantité. En face il y a quatre autres tapis roulants et deux dames, qui s'occupent du Super et du second choix. Derrière moi la calibreuse continue sur environ trois mètres, des tiroirs en métal orange s'ouvrent automatiquement avec un bruit de dépression. Il faut tout élastiquer avant que les bouquets sur le tapis roulant ne tombent, remplir les boîtes, les mettre sur des palettes respectives, prendre soin du muguet de qualité supérieure, que l'on dispose dans des barquettes en plastique remplies d'eau par huit ou douze bouquets, surveiller le rebut qui remplit des tiroirs au ras du sol. On est trois à s'occuper des tiroirs et des deux tapis roulants, sans pouvoir se parler sans crier.

Le temps évolue plus rapidement, mais le travail reste répétitif. Tou-

jours en pas chassés, les jambes tendues, puisqu'à peu près tout est à hauteur de hanches, toujours en déplacement. C'est surtout les genoux et les lombaires qui fatiguent. Ma collègue de travail me propose de calculer la valeur d'une boîte, à raison d'un euro cinquante le brin, un bouquet équivaut à soixante-quinze euros. Il y a vingt bouquets par boîtes qui se remplissent toutes les cinq minutes, sur quatre heures, on a composé trois palettes de boîtes en polystyrène, cinq boîtes par étages, sur six étages, trente-cinq boîtes par palettes de muguet Premier choix. Le tri a commencé le matin même et tourne en continu en trois-huit pendant huit à dix jours consécutifs. La chambre froide est close, les murs en métal blanc. Au plafond quatre gros ventilateurs refroidissent l'air en continu. En dessous descendent des néons blancs et froids. Ils resteront allumés pendant toute la durée du tri. La journée finit à vingt et une heures. On retourne à notre barque. Lorsque je ferme les yeux, ma persistance rétinienne laisse croire à mon cerveau qu'il s'agit de brin de muguet. Deux jours sont passés et laissent un sentiment d'absence, remplis d'activités tellement monotones, que rien ne semble s'être produit.

Le lendemain, la journée se répète, treize heures au tri, on arrive à se faire poster en sortie de chaîne. ■ La nouveauté du jour, c'est la botteleuse, une machine qui permet d'élastiquer les bouquets plus rapidement. En passant le bouquet devant une cellule, une tige en métal reliée à un fil élastique s'abat dans un trou, enserre le bouquet et fait un nœud. Nathalie, ma collègue, refuse de l'utiliser, par crainte de perdre un doigt et par refus de la nouveauté, qui ne cesse de s'abattre sur la tradition pour augmenter la rentabilité. La calibreuse fonctionne sous Windows XP, avec un logiciel adapté aux besoins de l'entreprise. Tout est calculé et traduit en statistiques. Une interface permet de savoir exactement combien de brins sont rentrés, comment ils ont été classés et établit des pourcentages. Une autre interface modélise la calibreuse, vue de haut, en chiffrant la rentabilité de chaque trappe, combien de brins ont été mal insérés et envoyés au rebut. Régulièrement, des patrons de l'entreprise viennent contempler les chiffres et la vitesse de la machine. À la fin de la journée, ce sont les meilleurs jeteurs qui viennent regarder leurs statistiques pour savoir qui a inséré le plus de brins de la journée. La meilleure du jour est une femme assez âgée, qui a jeté vingt-cinq mille brins. Une fois les palettes remplies, elles sont envoyées en dehors de la chambre froide ou disposées dans une autre chambre froide derrière nous. Félix a été réquisitionné pour dispatcher les palettes dans des camions semi-remorques, il a traversé cinq autres chambres froides toutes à des températures différentes,

toutes remplies de palettes de muguet, ou bien de chariots remplis d'*aqua*, les bacs en plastique noir où est stocké le muguet de qualité supérieure. Les chariots sont cellophanés intégralement et dispatchés dans les chambres froides, avant d'être expédiés par camions, et acheminés dans toute la France. L'année dernière on a retrouvé du muguet nantais en Nouvelle-Calédonie.

Notre journée de tri se finit à vingt et une heures et, le lendemain, on retourne dans les champs à six heures. Le temps est moins clément, le muguet ne supporte pas la pluie. Lorsque passe une averse, il faut refermer les bâches et rester à son poste sous l'averse qui passe, puis on ouvre les bâches, on continue à cueillir, on est trempés, mais le muguet est sec. On est accroupi et mouillé, les vêtements brûlent la peau, le temps passe lentement, difficilement. On arrête de cueillir si les averses sont trop répétitives, que les équipes ne sont pas assez rentables, on nous envoie sur la feuille qui peut être cueillie sous la pluie. L'après-midi on nous a déplacés en bus sur le premier champ que l'on avait exploité. Cette fois on est quatre équipes dispersées à cueillir de la feuille sous la pluie qui ne cesse pas. Au loin les équipes affluent, des gilets jaunes, des gilets orange, des gilets roses, le champ se remplit, les feuilles se cueillent, l'entreprise est obligée de nous faire cueillir deux heures. Les équipes n'arrêtent pas d'arriver sous la pluie battante, certains cueilleurs se mettent à chanter. On doit être trois cents dans le champ maintenant et les chefs de cueille courent à droite à gauche pour nous tenir, nous empêcher de parler, recompter nos bouquets, s'assurer que l'on reste efficace, vérifier qu'ils ne perdent pas d'argent. Les palettes se remplissent à vue d'œil, le saisonnier longe les sillons pour réunir les bouquets, la machine humaine tourne en continu, on nous débauche à seize heures, en nous précisant de revenir à neuf heures le lendemain, puisqu'il pleut le matin.

Sur le camping, on a monté un abri en bâche de serre pour protéger nos affaires et pouvoir se réunir en dehors des tentes. On s'y tient à cinq, on y fait à manger, et la pluie s'abat sans cesse sur la bâche épaisse. Le lendemain, ils ne savent pas vraiment si l'on cueille la feuille ou la fleur. Au loin les nuages sont noirs et les jambes de pluie se nourrissent. On fait des allers-retours entre les champs de fleurs sous bâches et les champs de feuilles sous châssis en verre recouverts de blanc d'Espagne. Il y a beaucoup de familles de gens du voyage dans notre nouvelle équipe. Une fille enceinte cueille de la feuille, courbée sur les châssis, sous la pluie. Les chefs de cueille aux gilets oranges ont d'inscrit « sauveteurs du travail » dans le dos. Excédés, ils nous crient dessus. L'entreprise ne donne pas de consignes claires, tout le

monde est fatigué de travailler sans logique. L'entreprise, stressée, augmente les pressions sur la rentabilité, sur le manque de quantité. Le muguet pousse à outrance et tout ne pourra pas être cueilli, il y a trois sites et mille saisonniers. La demande de muguet ne pourra pas être satisfaite. Le but de l'entreprise est de cueillir un maximum de muguet à expédier avant le 1^{er} mai. Aujourd'hui on cueille du muguet avec au moins cinq clochettes blanches bien ouvertes, on est le 24 avril, le muguet doit être à terme dans six jours, chaque jour il sera cueilli avec une clochette ouverte de plus. Le muguet que l'on cueille est long et robuste, il a trois ans. Il est de qualité supérieure, il a plus de place pour pousser, ce sont les yeux de Vinet, il faut en prendre soin.

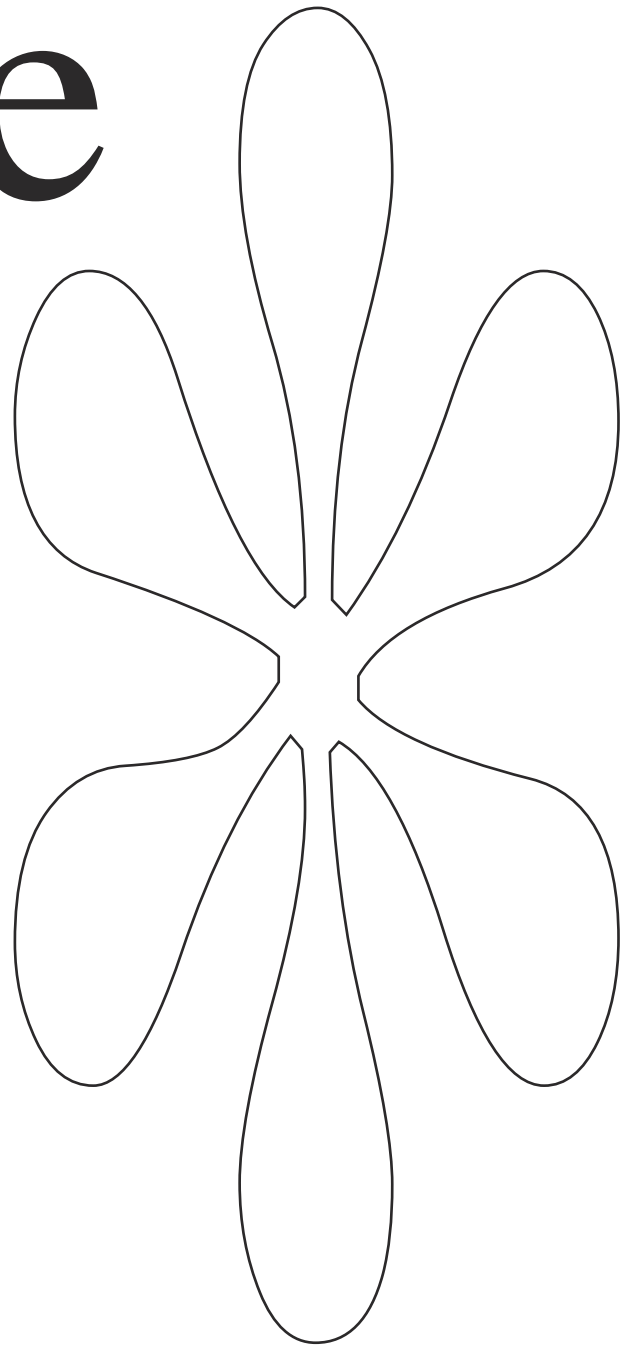
J'ai développé une aptitude pour me perdre dans mes pensées sans perdre le fil des brins. Ça fait cinq jours que l'on effectue ce travail répétitif et notre cerveau s'habitue, s'automatise.

Le lendemain c'est le dernier jour. Sur la dernière feuille cueillie, celle de la libération du travail, j'ai une altercation avec un chef de cueille qui me demande mon badge, mon nom et mon chef d'équipe. J'esquive la sentence sans savoir de quoi il s'agit réellement et ce qu'il allait faire de mon badge, qui représente mon après-midi de travail. On retourne au campement, on démonte l'abri en bâche de serre, on plie les tentes, on ferme les sacs. On fait un dernier tour de barque, et nous retraversons l'entreprise, chargés de nos sacs à dos pour rentrer en stop à Nantes. Il est dix-sept heures, on rentre à Nantes en deux voitures.

Nous retrouvons avec plaisir la ville et la stimulation. Nos mains ressemblent aux mains de ceux qui travaillent la terre, notre dos est plié, ça fait une semaine que l'on ne s'est reposé que sur le sol.

Le soir, en servant à manger, je me rends compte que je continue à compter.

Corbas
PUÛle
Alimen-
taire



J'écris ce texte en qualité d'employé intérimaire. Préparateur de commandes auprès d'une entreprise de distribution de pièces détachées automobiles, j'expérimente une nouvelle forme de travail à la chaîne. *Au pôle agroalimentaire et logistique de Corbas, dans un entrepôt hautement sécurisé, les employés sont assignés à la tâche sur des journées de sept à neuf heures. Le hangar de dix mètres de haut est composé de deux zones : la ZONE CROSS où se passe le réapprovisionnement du stock, et le début de la CHAÎNE INTELLIS de chez Savoye, avec la formeuse de caisses américaines. Les cartons sont mis en forme, étiquetés, puis déposés sur les rouleaux convoyeurs intelligents, qui constituent le corps principal de la machine de chaînes. Les rouleaux, ensuite remplacés par un tapis roulant, élèvent les colis en pente régulière pour qu'ils soient acheminés en ZONE DEUX, à cinq mètres du sol. La principale activité de la ZONE CROSS se joue sur l'arrivée des camions de livraison le matin. Rapidement vidée, leur cargaison est dispatchée en palettes et doit être reconditionnée en GRILLAGÉ pour LE STOCK, en bacs de plastiques jaunes étiquetés pour la chaîne. Toutes les palettes ou TRI-PACK PSA sont contrôlées, les produits informatisés, les huiles ensachées, les bacs jaunes envoyés. C'est avec les termes du conditionnement que commence le conditionnement de l'employé au besoin de l'entreprise. Adaptées aux logiques du stockage et au rapport de volumes on découvre des nouvelles dénominations qui renvoient à l'emballage ou aux conditions de déplacement. Les cartons ou les bacs pour la chaîne en fonction de la destination des produits, pour la mise en rayons des allées ou le départ en colis. Les différents calibres de cartons organisés en fonction des besoins de la chaîne et des logiques de transport avec les cartons hors normes qui seront emballés à la main en fin de parcours. Les TRI-PACK en plastique rigide, déployables et compactables, qui sont adaptés à l'approvisionnement en camions. Séparés des grillagés en métal, plus lourds, adaptés pour la ZONE STOCK, et déplacés en chariots mobiles, Fenwick et transpalettes. Chacun de ces contenants est utilisé en fonction des produits et des unités de volume qu'il représente puisque les logistiques de transport et de conditionnement sont les deux enjeux économiques d'une entreprise plateforme comme celle-ci. Qui comptabilise les semaines en objectifs de commandes et répartit le besoin d'effectifs en fonction de ses objectifs, six mille colis cette semaine, cinq mille la semaine prochaine, ce qui permet de réguler les pressions et les heures intérimaires en fonction de l'évolution de ce chiffre à la semaine. Les commandes sont expédiées sous quarante-huit heures en STOCK, soixante-

douze heures en CROSS. *Aucunes des zones n'a de visuel sur l'autre, leur seul dialogue est le pont de rouleaux-convoyeurs où les cartons glissent, il fait la liaison, permet de rester aux aguets quant à l'état de la chaîne. De l'autre côté du mur en béton, elle s'étend sur cinq boucles, trente-cinq gares, deux cents allées. Le PICKEUR permet à l'entreprise d'expédier ses commandes dans les temps. Les allées sont approvisionnées par les bacs jaunes. Le PICKEUR, après les avoir consciencieusement scannés, obtient une adresse qui lui permet de remplir les armoires avec les produits, à l'emplacement informatisé qui leur est dédié. Chaque PICKEUR stationne sur une boucle, couvre environ trois gares, les rouleaux-convoyeurs acheminent les cartons sur les différentes boucles, en fonction du produit attendu dans la commande. Le colis sort des rouleaux-convoyeurs à la gare de destination, il arrive sur des roulements libres. Au bout de cinq colis, les rouleaux ne peuvent permettre aux cartons suivants d'arriver en gare, la chaîne bloque. Le PICKEUR se doit de faire glisser les cartons en fond de gare pour entretenir la chaîne. Pour chaque PRÉPARATION-DÉTAIL, le colis est pris en charge. Le PICKEUR est équipé d'un PERSONAL DIGITAL ASSISTANT, fixé sur son bras préférentiel. L'écran est relié à un lecteur infrarouge, fixé au bout de l'index équipé d'un gant de protection, qui permet de scanner chaque étiquette de colis. Le capteur photosensible va transformer la lumière réfléchie en signal électrique, une adresse s'affiche sur le PDA.

B1-44-16-08-7-04, BOUCLE UNE, SECTEUR QUARANTE-QUATRE, ALLÉE SEIZE, ÉTAGÈRE HUIT, SEPTIÈME ÉTAGE, COMPARTIMENT QUATRE. Le produit scanné permet de s'assurer qu'il n'y a pas d'erreur, le carton scanné permet de s'assurer que le PICKEUR ne se trompe pas de colis.

Le PICKEUR doit réaliser cent dix fois cette suite d'actions pour répondre aux attentes de productivité de l'entreprise. La chaîne avance à vitesse constante, il y a trop de colis pour le nombre de PICKEURS, assaillis de commandes, régulièrement en train de couler, submergés.

Si un PICKEUR stationne en BOUCLE UNE, qu'il est confronté toute la journée aux produits les plus lourds, disque de frein, quinze kilos huit cents grammes, cent dix fois par heure, onze mille cinq cent cinquante kilogrammes en sept heures de travail. L'informatisation permet d'avoir une connaissance exacte du stock, de la rentabilité de chaque employé, de savoir combien de kilos il porte, en combien de temps une commande est remplie, si il fait des erreurs, si il abandonne des tâches.

UTILISATEURS ?

MOT DE PASSE ?

PREPARATION DE COMMANDES

PREPARATION DETAILS

SECTEUR ?

COLIS ?

B1-16-12-03-2-02

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

PREPARATION TERMINEE FERMER COLIS

COLIS ?

B1-16-16-08-4-04

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

B2-44-16-07-3-03

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

COLIS ?

B2-44-32-16-7-07

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

B2-44-38-11-1-01

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

COLIS ?

B4-45-26-09-4-03

PRODUITS ?

COLIS DE DEPOSE ?

COLIS ?

CONFIRMER DECONNECTION

La pause non rémunérée est de trente minutes, les horaires font de sorte que personne ne peut réellement manger et perdre en efficacité pendant un moment de digestion. La pause se passe au sein de l'entrepôt, dans un environnement grillagé et sous vidéosurveillance.

Les horaires des différentes équipes retentissent à travers un klaxon tonitruant dans tout le bâtiment, deux fois par horaire, six heures cinquante-huit/sept heures, dix heures vingt-huit/dix heures trente, dix heures cinquante-huit/onze heures. Chaque employé doit badger pour passer le portique de sécurité, entrer et sortir de la zone, valider ses journées de travail. Toute validation après retentissement de la deuxième alarme équivaut à un retard.

Le langage de gouvernance de l'entreprise est rempli d'anglicismes et de verbalisations des tâches, dans une volonté d'augmenter les cadences, mais aussi de créer une appartenance. *Le PICKEUR vient en extension de la machine, connecté au réseau par son assistant personnel digitalisé qui crée une interdépendance entre la machine, les cartons, les chefs d'équipe, l'entité que représente l'entreprise et son corps. A force, les cartons ont l'air d'avoir une intelligence propre. Ils ralentissent et accélèrent en interaction avec les autres colis, ils nous assaillent ou passent leur chemin. Tandis que notre intelligence a l'air de s'évanouir derrière une quantité grandissante d'adresses qui deviennent des automatismes nous dictent nos déplacements, avant même qu'ils soient conscientisés. Les heures passent, les cartons se remplissent sans fin, sans s'épuiser, sans parvenir à bout de la chaîne, aucun sentiment de finalité, d'effectuation, seulement des suites d'actions complètement vaines. Toujours les mêmes adresses, les mêmes filtres à air, à huile, à carburant, les soutiens, les silencieux, les plaquettes, les roulements, les valves, les bougies, les huiles, 5W40, 10W40, 5W30. Les suspensions, les disques de frein, les triangles de direction, les essuie-glaces. Toujours les mêmes allées, TRENTE-HUIT, TRENTE-DEUX, SEIZE, DOUZE, toujours les mêmes cartons, les mêmes références, les mêmes armoires, les mêmes produits manquants, les mêmes CARTONS LITIGES, les mêmes PRODUITS SOUFFRANCES, les mêmes huiles à ensacher, les mêmes sachets pour tous les volumes, les mêmes palettes, les mêmes TRI-PACK PSA. Huit cents huiles ensachées pendant sept heures, mêmes gestes, mêmes parcours, mêmes verres d'eau, une automatisation de la machine humaine, une rentabilité, une productivité, six mille pièces aujourd'hui. Les alarmes retentissent, les caristes klaxonnent, les roulements tournent incessamment, la pause retentit, la machine ralentit, les

derniers colis arrivent en gare la chaîne s'arrête.

Il est dix-sept heures et les pneus de la 405 crissent sur l'allée de graviers en passant le portillon en bois de la Fontaine Bénat ; lieu-dit de Châtillon-sur-Loire.

Derrière le camion Renault Master orange, elle trône, immuable, solennelle. C'est une pyramide à base carrée, dont les quatre pans descendent à un mètre cinquante du sol, robuste, humble, rustique, quatre cent quarante mètres carrés de toiture, couverte par trente-cinq mille tuiles de pays. Elle s'érige sur dix mètres de haut, c'est une vieille grange qu'un apiculteur berrichon a déplacée. Dépassée par l'agriculture moderne, devenue obsolète, elle est vouée à la démolition. Une des activités de l'apiculteur étant de parcourir la campagne à la recherche de terrains pour ses ruches, il l'a découverte dans la ferme de la Prébenderie à Beaulieu-sur-Loire. Un permis de démolition est établi, le temps presse. C'est un vestige du pays Fort, un témoignage du passé, du savoir-faire, patrimoine de nos paysans. Les granges pyramidales disparaissent dans le Berry depuis mille neuf cent cinquante, il n'en reste qu'une trentaine. Malgré son ignorance de la charpente, il va tenter de la sauver, de la conserver. Accompagné d'un maître charpentier, ils vont démonter la bâtisse, poutre après poutre, les numéroter, les réparer, les stocker. Elle dormira un an sur un terrain à l'abri des aléas atmosphériques. Douze tonnes de bois au repos, en attendant que son nouveau propriétaire acquière les compétences adéquates à sa reconstruction. Ils commencent à l'assembler sur une vieille chape de béton, à six kilomètres de sa résidence d'origine. C'est un travail qui se base sur une épure, réalisée dans le souci des traditions. Les poutres les plus longues mesurent quatorze mètres, la hauteur totale de la grange est de dix mètres, chaque poutre endommagée est réparée, retaillée ou remplacée, assemblée en ferme, puis levée en charpente. Les fermes s'envolent dans le ciel. Lorsque tenons et mortaises sont ajustés, il est d'usage de laisser le bouquet du charpentier au sommet du faîtage. *Trois ans après le rachat de la charpente, il la contemple à nouveau debout, robuste, humble, rustique, solennelle.

Les granges pyramidales sont vieilles de cinq siècles, elles datent de mille quatre cent cinquante. Les plus grandes poutres nécessitent un chêne entier. Contempler cette charpente c'est contempler le passé. Imaginer l'arbre debout, il y a neuf cents ans, l'appréhender aujourd'hui encore debout, après ce vieillissement qui le rend imputrescible.

Il est difficile de retracer l'histoire de ces granges, elles restent un mystère du pays Fort. *Celle de la Fontaine Bénat accueille la miel-

lerie, l'atelier de céramique, une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. Elle garde en son centre un espace dégagé qui permet d'observer longtemps le ciel charpenté et les deux étages accessibles à l'aide d'une échelle de meunier.

Derrière la grange coule une rivière, si l'on prend le temps de la remonter, elle mène à une pompe à eau, qui alimente la maison qui la jouxte. C'est l'ancien atelier de charpente, qui a permis de restaurer la grange, en abritant les machines. Maintenant hors d'usage, il laisse place à la maison familiale, construite autour du poêle à bois.

Le soleil se couche à vingt et une heures trente ce soir. Déjà à moitié équipés, la combinaison aux hanches, les bottes aux pieds, prise immédiate de la route pour être au rucher avant le crépuscule. Les ruches ne se déplacent que la nuit, les abeilles ont un instinct si fort, que déplacer la ruche en journée les ferait toutes revenir à leur emplacement précédent. En bord de Loire, le camion s'enfonce dans les sentiers cabossés et les dernières lumières du jour. Il sait exactement où il va, où est chacune de ses ruches. Les phares dans les hautes herbes, le camion fait son dernier virage. Nous arrivons vers un petit rucher qui compte une trentaine de ruches regroupées par quatre, disposées sur des pneus. La végétation avance tous les ans, les ronces, les arbustes poussent. Il faut faire reculer la forêt. Les dernières ouvrières rentrent de leurs offices, le rucher s'apaise avec la tombée du jour. Sylvain sort toujours le premier pour préparer l'enfumoir avec des gestes qui ne sont plus dictés que par l'habitude. Nous enfilons les restes de notre combinaison.

Les abeilles marchent la nuit, elles se collent au vêtement. Si la ruche est déplacée brusquement, des centaines d'abeilles remontent les plis à la recherche d'un interstice. L'enfumoir allumé, la fumée épaisse et légère flotte doucement devant les phares, entre les haies, les hautes herbes.

L'enfumoir, ce n'est que pour les calmer, la fumée berne les abeilles, leur faisant croire à un événement naturel. Ainsi les gestes calmes et sereins de l'apiculteur ne les perturbent pas. Il faut fumer les entrées des ruches, les soulever par les anses, les emmener dans le camion, les déposer, organiser les cités les unes à côté des autres. Une ruche moyenne avec une hausse, pèse environ cinquante kilos. Toutes les quatre ruches le camion s'avance.

La capacité au sol est de vingt ruches, quarante peuvent être empilées. Sylvain les fume, nous les chargeons, les abeilles commencent à sortir en rampant, quelques pressions sur l'enfumoir... En une heure, les vingt-quatre ruches sont dans le camion, le soleil est

couché, on remonte à l'avant, un sentiment de présence derrière nous. Un vrombissement sourd s'ajoute à celui du moteur. Une odeur de propolis se diffuse.

La nuit remplie, le camion reste ouvert devant la silhouette de la grange. Deux portes arrière béantes, sentiment de petitesse, vrombissement constant des millions d'abeilles. Elles ne dorment jamais, elles rentrent avec leurs guides. Incapables de voler de nuit, elles se regroupent, continuent leur besogne. Le pollen se passe de bouche en bouche pour ajouter les enzymes nécessaires à sa transformation en miel. La fatigue physique et l'embrun du soir renvoient à sa petitesse, font divaguer l'entité organisée en société.

Les journées de transhumance se font au rythme des abeilles. Autant patron qu'employé, l'apiculteur se calque sur leur vie. Aller les chercher à la tombée du jour, les déposer au début de leur journée. La plupart des transhumances s'adaptent au rythme des floraisons. *Du miel de printemps au miel d'acacia en mai, du miel d'acacia au miel de châtaignier en juin, la carotte sauvage, le sarrasin. Au plus près de l'avancée de la miellée, attendre que les alvéoles soient fermées dans les hausses pour pouvoir les récolter.

Les transhumances de cette semaine sont essentiellement pour la pollinisation. Les agriculteurs de la Beauce cultivent de la graine. Les entreprises pharmaceutiques demandent de faire polliniser les champs, à raison de huit ruches par hectare. On déplace les moins bonnes ruches à l'aube pour les décharger en Beauce, le grenier de la France. C'est le revenu principal des apiculteurs qui le font à contrecœur. Déplacer les abeilles sur des grandes distances, auprès d'exploitations agricoles industrielles. Deux aller-retour pour couvrir un champ de dix hectares. Deux cents ruches en pollinisation, cinq aller-retour de quatre heures, un trajet à mi-saison pour rehausser, revenir les récolter si besoin, revenir les chercher en fin de saison. La pollinisation permet de bénéficier d'autres revenus que la seule production de miel. Une ruche en pollinisation rapporte soixante-douze euros en plus du miel de carottes sauvages.

Les ruches sont déchargées sur cinq palettes préparées par l'agriculteur. En une heure de temps, les quarante ruches sont déchargées et ouvrent des autoroutes au-dessus des champs de carottes. Il est neuf heures, déjeuner au milieu de la Beauce, dans ces villages si particuliers de la France dite profonde. Retour à vide. L'après-midi, avant la transhumance, permet d'aller consulter les ruchers, rehausser certains, récolter s'il le faut. L'apiculteur

cherche le meilleur pour ses ruches, les plus beaux et les plus vieux arbres, à l'affût de châtaigniers centenaires, pour prendre soin de toutes les ouvrières. Cet après-midi on consulte les châtaigniers. C'est un des plus gros ruchers, quatre-vingts ruches en bordure de champs.

La miellée terminée, on récolte. Une ruche se compose d'un coffre en bois de cinquante centimètres : le corps, anciennement essaim, il contient toute la famille royale. Sur le dessus, l'apiculteur ajoute une hausse de vingt centimètres, dans laquelle sont déposés neuf cadres qui s'emboîtent par le dessus. Un cadre, anciennement rayon, c'est un châssis en bois de deux à trois centimètres de largeur, on y tisse un fil métallique qui sera chauffé pour l'application d'une plaque de cire alvéolée. Les hausses facilitent les récoltes, dérangent moins les abeilles dans leur communauté. Les abeilles lorsqu'elles ont assez de miel, que toutes les alvéoles sont occupées, montent le miel dans les étages de la ruche. L'apiculteur la rehausse lorsqu'elle est fortement productive, récolte les hausses qui contiennent leur part de miel.

Les plaques de cire, surfacées d'alvéoles, permettent aux travailleuses de seulement tirer la cire, accélèrent le processus, facilitent la récolte, l'extraction. C'est un début de production industrielle : faciliter l'activité des abeilles pour augmenter leur productivité et faciliter l'extraction du produit fini.

Quatre-vingts ruches, deux colonnes d'îlots se font dos, cent mètres sur six. Elles tracent des autoroutes au-dessus des champs. *Un léger nuage stagne toujours. Soixante mille abeilles peuplent une ruche estivale. Elles ne sont pas toutes de sortie et pourtant déjà dépassées par l'ampleur du rucher. L'enfumoir prêt, le lève-cadre brise la propolis qui colmate les parties modulables. Délicatement le toit s'ouvre. La fine fumée descend le long des rayons. Consulter l'activité, l'état des alvéoles, l'avancée de la miellée. Le lève-cadre enlève les hausses, elles sont déposées sur la tranche, sur le toit voisin. Les cadres nous font face sur le flanc. Le souffleur passe entre chaque cadre pour en expulser les abeilles. La hausse est orientée hors du chemin. Désorientées, les ouvrières se rassemblent au sol et battent le rappel. Un amas reconstitue un essaim. Un nuage flou se forme autour de nous, se précipite sur les combinaisons, sur le voile, cherche une entrée. Le voile est un grillage noir à une quinzaine de centimètres du visage, au niveau de notre première focale. Les abeilles le percutent à trente kilomètres-heure dans un bourdonnement qui annonce la volonté d'en découdre au péril de leur vie. Nous sommes très vite

désorientés par le manque de visibilité, la chaleur, le bruit du souffleur, la fumée de copeaux, le nuage d'abeilles, la perception qui nous joue des tours. *Dépasser, garder son sang-froid, rationaliser et faire abstraction de toute cette violence naturelle à notre égard, se saisir de la hausse pleine, une fois soufflée, la transporter dans le camion. Prendre du recul sur le rucher, voir l'ampleur des essaims et prendre sa respiration, avant de rentrer dans le nuage. Sylvain avance vite, il consulte les ruches, déhausse celles qui sont matures, les pose sur le flanc. Le souffleur avance et je transporte les hausses jusqu'au camion. Une hausse pleine pèse entre quinze et vingt kilos, une ruche peut avoir entre une et cinq hausses. On récolte une soixantaine de hausses. Le rucher, de tout son long, est sorti défendre son bien. Quelques pillages dans le camion, la tension redescend, la vie reprend son cours. L'assaillant s'éloigne doucement les portes ouvertes.

On stationne généralement au croisement du rucher, pour laisser une chance aux dernières ouvrières. Une abeille peut parcourir jusqu'à trois kilomètres autour de sa ruche avant d'être perdue, désorientée par le manque de reine.

L'extraction s'effectue dans la miellerie où les hausses sont déchargées. C'est un espace complètement hermétique, pour éviter d'être assaillis d'abeilles alentour, alertées par l'odeur forte des ruches. Une dalle de béton permet de nettoyer facilement le sol à l'eau claire, elle a été coulée après que le contrôleur de l'hygiène soit passé. Le miel est imputrescible, et on a récemment retrouvé du miel vieux de deux mille ans encore comestible. Pourtant les normes d'hygiène forcent l'apiculteur à faire figurer une date de péremption sur chacun de ses pots. La date limite de consommation étant de deux ans pour les contenants stérilisés sous vide.

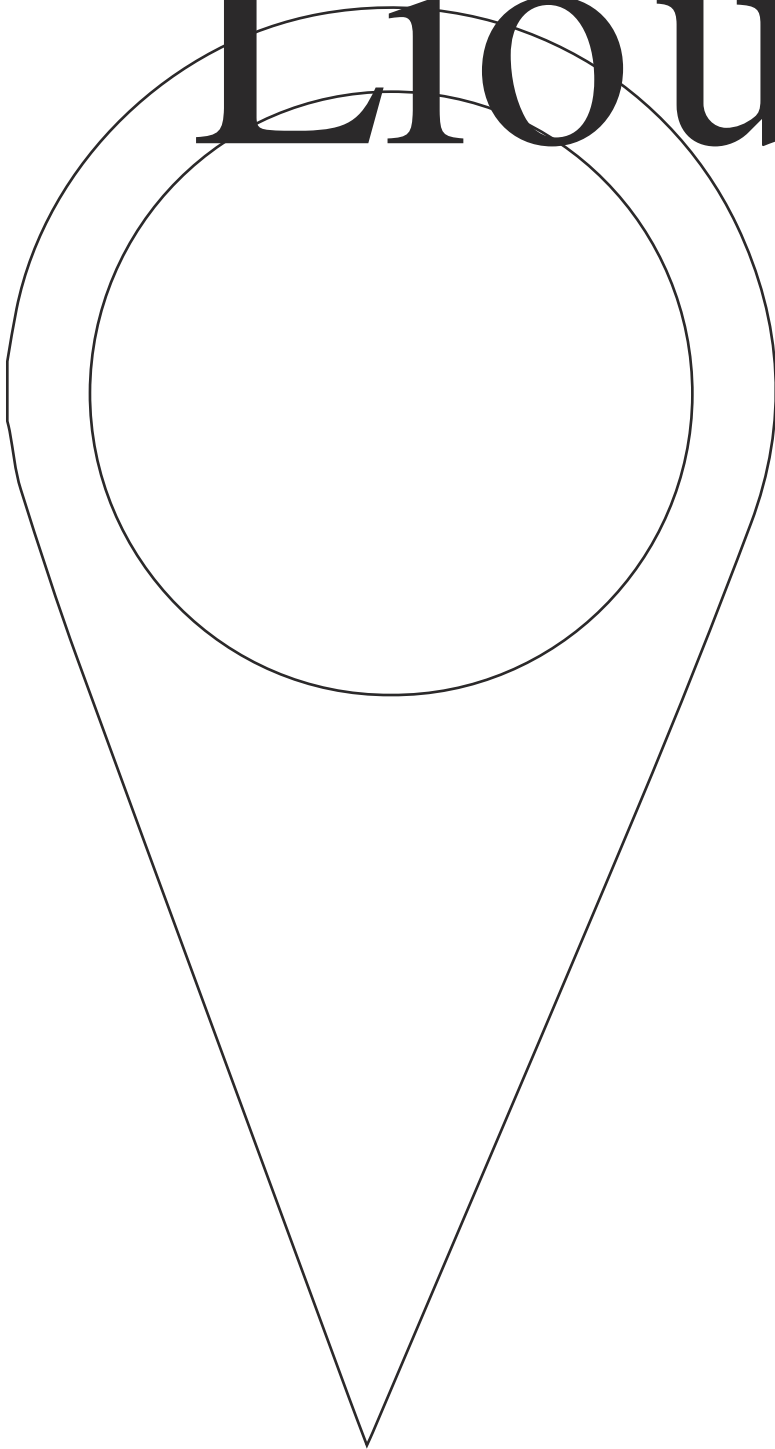
Équipé du lève-cadres, chacun des neuf cadres est retiré de sa hausse. On met en route l'operculeuse, c'est la base de l'automatisation de l'extraction, les apiculteurs industriels automatisent toute la tâche, depuis le déchargement des hausses, jusqu'à leur remplissage à la fin de l'extraction. L'operculeuse lancée, claque à répétition en rythme effréné, produisant un bruit constant qui emplit la pièce. Le cadre avance entre deux rouleaux qui le tirent, en arrachant les opercules des alvéoles, laissant béantes les cavités qui regorgent de miel. De l'autre côté je me saisis du cadre et termine l'opération au couteau si nécessaire. Le miel coule déjà dans le fondoir, avec les opercules et les morceaux de cire. Situé en dessous de l'operculeuse, le fondoir chauffe et permet de récupérer la cire nettoyée et séparée du miel. Je place les cadres debout dans l'extracteur, les uns à côté des autres, sur des créneaux de métal qui les coincent à la verticale. L'extracteur a une

serve pour l'année. C'est un travail qui contient son lot d'efforts et d'instabilité. Il est impossible de prédire à l'avance une bonne ou une mauvaise année. Cette année les bourgeons d'acacia ont souffert du gel et les fleurs de tilleul des fortes chaleurs. L'apiculteur est au plus près des saisons, des agriculteurs, des paysages, de la campagne, des traditions.

On reconnaît chez l'apiculteur en tenue de travail, une analogie avec ses ouvrières, ses tenues sont souvent ocre ou marron et le voile rejoue un visage similaire à celui des abeilles. C'est un travail qui éveille une sensibilité face à des modèles de sociétés utopiques. On reconnaît au sein de la ruche tous les systèmes politiques, de l'anarchisme à l'ultra-libéralisme. Ce sont des régimes politiques, une culture du travail comparable à nos modèles sociaux et économiques et qui constituent peut-être une source d'inspiration pour nos réflexions à propos du travail. Cela fait des milliers d'années que l'Humain observe les abeilles, tente de comprendre leurs mystères, formule des théories pour trouver l'étendue de leur intelligence, imagine des analogies entre leur système de fonctionnement, de construction et nos modèles d'organisation de la société.

Toujours consciencieux de l'état de ses ruches, du bien-être de ses filles, l'apiculteur doit interpréter, analyser les comportements. Essaimer, récolter, rehausser, traiter, soigner, c'est l'humble dirigeant d'une entreprise qui doit le moins possible se faire connaître, le plus possible ressembler à un événement naturel, telle est son œuvre. Il représente un modèle de travailleur, d'ouvrier, au plus près de ce qui constitue une iconographie du travail, mais fait un pas de côté par rapport aux figures classiques de travail existantes, au sein des sociétés.

Líat-
tente
Líoubli



Cinq heures Le réveil retentit dans un sursaut. La cafetière en métal blanc est séparée en deux Le marc tombe dans l'évier Elle est rincée à l'eau claire Le compartiment est rempli de café neuf, sec, rempli d'arôme Elle se réchauffe et monte en pression. Le lait bout Les flocons d'avoine tombent en pluie fine Les amidons se libèrent, se transforment. Les céréales se ramollissent, s'humidifient, se lient en masse informe. Un passage aux toilettes est obligatoire. Des dents sont brossées par un mouvement cyclique La découverte d'une carie fait son effet. Le café monte, souffle ses dernières gouttes. Un premier coule dans un sens puis dans l'autre. Transfert thermique généreux. La porte ouverte, puis refermée. Les pas descendent l'escalier Portent jusqu'au vélo qui portera. Il traverse la ville Roule vers sa confluence La gare est à dix minutes Il fait nuit, mais bon. Beaucoup de monde est encore couché Très peu de monde est déjà debout. L'ouverture de la ligne cent vingt démarre en ronflant à six heures vingt en gare routière. Elle longe les fleuves, dépasse la confluence, s'enfonce dans les montées, sort de la ville. Transdev Rhônes Alpe périurbain Sytral Oûra. ♡

Une future chauffeuse est en formation.

Visite commentée :

Qu'est-ce qu'il arrive si l'on oublie le trajet ?

Le bus ne peut pas arriver en avance. ♡ Deux traits jaunes ; deux minutes de retard. Un trait rouge ; une minute d'avance. Ce virage est glissant quand il y a de la neige, quand il pleut. Il faut prendre large pour ne pas froter l'arrière.

Saint Genis Laval ; Brignais ; Vourles Sept Chemins ; Taluyers le Batard ; Montagny Pierre Regard ; Grigny le Boutras ; Givors Gare Canal. La ligne cent cinquante-quatre prend son service à sept heures trente-cinq. Il est sept heures dix-huit. Elle mène à Chaussan Saint Genoux. Beauvallon - Chassagny Montrond 07 : 49. Beauvallon - Chassagny Pyramides 07 : 53. Beauvallon - St Andeol la Rivoire 07 : 56. Beauvallon - St Andeol Pré des pauvres 07 : 57. CHAUSSAN - LE BOURG..... 12 : 59 13 : 56 16 : 59 18 : 04 18 : 29 19 : 04. CHAUSSAN - PINLOUP..... 13 : 57..... 18 : 30..... CHAUSSAN - LA ROCHE..... 13 : 58..... 18 : 31..... CHAUSSAN - ST GENOUX.

Descendre à l'arrêt Pré Des Pauvres en quête de sens. Rien aux alentours. Esseulé, pourtant justement à sa place. Prendre un premier contact avec son environnement sans quitter son abri. Admirer le lever du soleil, le début de la journée. ♡ C'est d'une journée qu'il s'agit. D'un service complet. Sept trajets dans un sens, cinq dans

♡♡

l'autre. Le retour est prévu à dix-sept heures cinquante-six – fin de service –. L'espace justifie la position d'attente. Une dame attend à l'abri Gare Canal. Elle est agitée. Elle fume avec une insistance toute particulière. Elle laisse passer plusieurs bus, plusieurs quatre-vingts ; plusieurs soixante-dix-huit ; plusieurs cent vingt. C'est peu de temps après les prises de services, le bus démarre, elle est toujours à quai. L'attente ne connaît pas l'objet de son attente. Je cherche un contexte. Une circonstance, qui permet de cultiver cette attente, qui n'a pas de raison au-delà de sa propre expectation. Le cadre d'une journée, d'un emploi, d'un service complet. La journée commence sur un trajet, elle finit sur un trajet. Un corps est déplacé puis remis à son endroit.

Cet instant a-t-il existé ?

A-t-il une fin ?

En quoi est-il constitutif d'un travail ?

En quoi a-t-il besoin d'un cadre ?

Où sont les espaces qui justifient son emploi ?

Quand cesse-t-on d'attendre ?

Où est-ce que l'on attend ?

Où est la place des attentes et quelles sont ses vertus ?

L'ennui est-il l'attente ?

L'attente est-elle constitutive de l'ennui ?

L'attente est-elle nécessaire ?

Nécessaire à une vie bonne ?

Nécessaire aux sociétés ?

Pourquoi les espaces favorables à son émergence sont-ils si restreints ?

L'abribus pose un cadre de justification sociale de ma position d'attendeur. C'est un espace où je suis reconnu par autrui comme actif, mouvant, quand bien même ma position soit figée. C'est un espace où chacun, en quête de sens, peut se trouver légitime de se trouver au regard social. C'est un espace qui n'est, ni complètement celui des loisirs, ni celui de l'emploi. Pourtant dans l'inconscient social, il est fortement affilié à des questions d'activités. Possiblement, le contexte de l'abri, peut offrir aux désœuvrés, un but, un contexte, un rythme, un corps social et citoyen. L'attente est-elle une situation ? Son contexte, et sa promesse de déplacement permettent une grande réception à la rêverie, la divagation, la perte de corps.

Quel est le produit de l'attente ? Cela est constituant de ses vertus. Il n'y a pas de produit à l'attente. ¶ En tout cas, pas de produit quantifiable matériellement. C'est une situation prospère pour l'esprit où il n'y a pas d'enjeu ni d'objectif. Seulement un déroulement non chronologique de projections, une perte. C'est aussi un



temps suspendu, utilisé au seul escient de sa personne, possible-ment en regard de ce qui nous entoure.

L'attente peut-elle être éduquée, entretenue, cultivée? Non, pas pour amener à des résolutions et finitudes, mais à l'inverse, cultivée à produire plus de chemins de traverse, plus d'impasses, à s'emparer des situations, à reprendre le dessus sur nos vies. L'attente comme élément de refus, refus de produire, refus que l'on attende à notre place un résultat de notre corps. L'abribus est mi-ouvert, mi-fermé, mi-public, mi-privé. Un espace entre-deux qui module et se module en fonction des délimitations floues auxquelles on veut bien croire et attribuer un sens. Mais c'est surtout un espace de réappropriation de territoire, où l'on peut définir soi-même ses horaires et la contractualisation établie en vertu de nos droits et devoirs. On peut dès lors réfléchir jusqu'à quel point cet espace-temps appartient aux citoyens ou non.

Une journée complète d'attente à un endroit en un instant où l'attente est justifiée par son contexte, me permet-elle d'envisager cette journée comme employée par moi-même, mais contractualisée avec un certain nombre de tiers indéfinis? C'est un volume horaire qui correspond à une journée de travail de sept heures, plus deux heures supplémentaires et une heure de pause repas. Elle a un cadre défini par la société de transports. Elle est constitutive d'une activité à temps plein, avec son lot de pénibilité morale.

L'attente n'attend rien, ne produit rien, mais je me permets d'envisager l'attente comme un système de production. Système de production sans effectivité. ¶L'attente ne produit que la fin de l'attente, un laps de temps qui échappe aux définitions de son cadre et qui se solde par son anéantissement. Une fois l'attente passée, il ne reste que son résultat in-quantifiable, c'est-à-dire sa finitude. Laissant un sentiment vague de souvenir lointain d'évolution indéterminée, d'un avancement non rectiligne vers une destination au-delà du système focale. L'attente ne laisse aucune trace visible et pourtant des séquelles ruissellent au plus profond de son sujet inconnu. L'attente est une des meilleures réponses face à une société de production toujours plus efficace, toujours plus effrénée. Attendre impartialement la fin de ce règne qui s'accroît vers sa finitude. Attendre impatiemment la fin de ce règne qui s'accroît vers sa fin. Il y a peu de place d'attente au sein de nos organisations, peu de glorification de cet objet sans valeur, de cette instant nécessaire à la vie et aux idées. ¶On ne sait pas où naissent les idées pourtant l'attente semble être un des terreaux fertiles à leur développement, à la sélection de leurs futures valeurs. Quelle idée est attendue? Où en est l'attente de l'idée? Quelle idée nous fera nécessairement sortir de l'attente?

La condamner jusqu'à sa renaissance après l'assouvissement de cette dynamique effective? Car l'attente est infinie, c'est un cycle répété, en rhizomes, qui gonfle, croit, et s'arrête seulement un temps. Le cours de l'attente reprend toujours aux mêmes endroits. Le cours de l'attente ne mène pas plus loin que le précédent.

Que se passe-t-il si l'on échappe à sa cohérence? Vacances scolaires, perte de sens. Arrivé Gare Canal, attente d'un bus qui ne passera pas. Une destination fictive, Pré Des Pauvres, quête de sens perdu. Une opération réfléchie, conceptualisée et attendue sur plusieurs mois qui se solde par un manque de fin. Non opérant, le bus cent cinquante-quatre n'est pas passé. Aucun résultat de cette journée qui n'existe pas. ◊Où est passé le travail? Où est passée cette quête d'un espace imaginaire? Le titre seul fait voyager, parcourir l'endroit, l'instant, l'histoire. ◊La raison du déplacement est desservie par la période de vacuité. Le bus ne s'arrête pas à l'arrêt de substitution. Un aller-retour, un seul titre, pas de pause. Une instabilité instinctive suffit-elle à prendre une décision? Le trajet est-il prétexte au processus? Comment remplacer l'absence de l'attente? L'attente n'a pas eu lieu.

Où a-t-elle eu lieu?

L'attente de ce moment dédié à l'attente. L'attente de l'instant propice à attendre. L'attente de l'instant propice à faire advenir une attente fructueuse. L'attente qui repousse l'écriture de son objet. Le décrochage: fais ce que tu dois, advienne que pourra.

Le travail est-il une construction iconographique? Quelles sont les valeurs au travail? Quelles sont les valeurs du travail? Qui donc fait employé? Qui fixe les vertus du travail et de ses travailleurs? À qui appartiennent les mains d'œuvre? À qui appartiennent les mains à l'œuvre?

Où se croisent le refus de l'emploi et les valeurs du travail? La création serait-elle prise dans les mêmes carcans que l'aliénation des travailleurs? Quels sont les gestes de productions équivalents? Si les gestes sont les mêmes, ont-ils une valeur similaire? Comment se fixent les valeurs des gestes de productions? La création ne produit pas de valeurs quantifiables. S'agirait-il de sa plus grande vertu? Le fait de produire, en échappant à la production de valeurs, serait-il un refus du travail? ◊Mais le travail, quelles sont ses vertus? Mais si la création est un travail, par qui s'emploie-t-il? La création est-elle employée par la société pour sa capacité à faire avancer les communautés? Qui pourrait verser un salaire aux artistes? Il est important de déterminer à qui on nous fait servir.



sociale, sans chômage, sans protection de l'emploi, sans congés de maternité, sans congés payés, sans retraites, parfait rouage d'une économie libérale.

Attendre

Différer 60 Postériorité. - Subséquence :

Ajournement, délai, remise, renvoi, report; atermoisement, procrastination, temporisation.

Passer après.

Ajourner, reculer, remettre, reporter, repousser, retarder, surseoir.

Espérer 474,5 Espoir: Espérer; garder espoir. - aspirer à, désirer, souhaiter. - escompter, prévoir.

Languir 172,8 Poireauter; compter les clous de la porte. compter les jours, trouver le temps long. Ne pas décoller, prendre racine. - Ne pas voir la fin de.

Attendre après 523,9 Désir: aspirer à. - rêver de; languir après, soupirer après.

Attendre au passage ou au tournant 662,8 Revanche: attendre là, attendre à la sortie. - Ne rien perdre pour attendre.

Attendre de pied ferme 630,14 Résistance: faire face, faire front, faire tête. - Tenir bon; ne pas céder.

Faire attendre 181,11 Retard: hésiter, temporiser, tergiverser. - Faire patienter, faire poser.

Sans attendre 174,16 Instant: Immédiatement; incontinent; illico; sans délai. - D'urgence. - Aussitôt.

Savoir attendre 446,8 Patience: faire patience, prendre patience, s'armer de patience, se donner patience, se munir de patience.

Attente 457

Attente, escompte, espérance, espoir, expectation, expectative. - Présomption, prévision. - Projet. - Crainte; souhait. Attente, faction, quart, veille. - Affût, espère, guet, veille. - Salle d'attente, salle des pas perdus; file, queue.

Attentisme, immobilisme.

Sentinelle. - Planton

oo

Attendre; Projeter. - Présager, pressentir, présumer, prévoir. Craindre; espérer, souhaiter, vouloir.
Attendre, Guetter, veiller; être de quart, faire faction, faire sentinelle, monter la garde.
Faire antichambre, la queue; patienter; être sur des charbons ardents, s'impatienter. - Croquer le marmot. - Lanterner, poser, poireauter; faire le pied de grue; prendre racine; croupir, languir, mariner, mijoter, moisir. - Demeurer, rester; rester en carafe, en souffrance.
Attendre, Observer un délai; Faire une pause, une halte, s'arrêter.
Différer, remettre, retarder. - Amuser, promener; tenir le bec dans l'eau. - Faire attendre sous l'orme, faire lanterner; se faire désirer.
Attendu, escompté, espéré; pressenti, prévus. - En hibernation, en suspens, sous le coude; au frigidaire, au placard, au réfrigérateur.
Attendant, expectant; expectatif. - A l'affût, aux aguets, de planton.
Dans l'attente de.
Espoir 474,1 Espoir: Espérance, perspective; aspiration, désir, rêve.
Guet 552,2 Avertissement: Signe; augure, présage. - Prémonition, pressentiment.
En attente 511,11 Irrésolution: Irrésolu; indéfini, indéterminé, suspendu; en suspens.
Salle d'attente 794,11 Lieu de travail: Étude. - Cabinet.
Tenir dans l'attente 447,6 Impatience: Se faire désirer; dans l'expectative, tenir en suspens. - Mettre au supplice. - Exacerber.

Travailler

Se déformer, 265,24 Bois: Jouer, grincer.
Agir, 527 Action: Intervenir; avoir de l'initiative, faire acte de. - Opérer, procéder. - S'activer, s'affairer, s'occuper, travailler; se démener, se dépenser; mettre de l'huile de coude; abattre de la besogne; mener à bien, à bonne fin. - Procéder avec méthode.
Avoir un emploi, 792,24 Emploi: Exercer un métier, exercer une fonction. - Embrasser; Faire carrière dans, faire le métier de, faire profession de, occuper la charge de. - Remplacer, suppléer.

oo

Emploi; activité, occupation, tâche, travail. - Services. - Métier, profession. - Place, poste; charge, ministère, fonction, office.

Métier; carrière, situation; professionnalisme. - Profession, profession salariée; inter-profession. - Petit métier; artisanat.

Métier; branche, domaine, rayon; métier, partie. - Art, spécialité.

Travail; travail à mi-temps, travail à plein temps, travail à temps partiel. - Travail intérimaire, travail temporaire. - Travail au noir. - Boulot, gagne-pain, turbin; business, job. - Sinécure; filon, fromage, planque.

Corps de métier; corporation. - Chambre, syndicat; chambre de commerce et d'industrie, chambre de métiers, chambre syndicale. - Confrérie, ordre.

Emploi; plein emploi, suremploi. - Création d'emploi, embauche, engagement. - Contrat de travail; clause de non-concurrence. - Remploi ou réemploi. - Marché du travail.

Chômage; Chômage saisonnier, chômage structurel, chômage sectoriel, chômage technique; inemploi. - Demande d'emploi. - Démission; débauchage. - Renvoi; licenciement. - Retraite; départ en retraite; mise à la retraite.

Salariat; Secteur primaire, secteur secondaire, secteur tertiaire. - Secteur privé. - Administration, fonction publique.

Hierarchie; ordre hiérarchique. - Classe, catégorie, échelon; indice. - Echelle indiciaire, grille des salaires. - Voie hiérarchique.

Embauchage, nomination, recrutement, titularisation. - Mutation, promotion; avancement à l'ancienneté, avancement au choix; détachement, mise en disponibilité. - Dégradation; limogeage, mise à pied, révocation. - Concours; diplômes, titres.

Rémunération; rétribution; appointements, émoluments, traitement, salaire, honoraires; gages, solde.

Chômeur; demandeur d'emploi, sans-emploi, sans-travail. - Sans-profession.

Travailleur. - Actif, intérimaire, salarié. - Travailleur indépendant, free-lance.

Apprenti, aide.

Fonctionnaire; agent public, serviteur de l'État; budgétivore, bureaucrate, rond-de-cuir. - Auxiliaire, commis, employé. - Remplaçant, suppléant; stagiaire; intérimaire; contractuel, vacataire.

Employeur; patron, singe. - Directeur; chef, chef de service;

Accouchement 313,5 Naissance : couches, part, parturition ; mise bas ; délivrance, expulsion. - Psycho-prophylactique, eutocie. Effort ; 530,3 Effort : Combativité ; acharnement, mal. - Lutte ; labeur, peine ; combat, mobilisation.

Entreprise 535,1 Entreprise : dessein, plan, projet. - Action, affaire, exécution, œuvre, opération, ouvrage.

Entreprise 538,4 Accomplissement : Contentement, exaucement, satisfaction. - Concrétisation, matérialisation ; concrétion. - Produit, réalisation, terminaison. - Résultat ; performance, succès.

Tâche 574,9 Soins : Devoir, responsabilité.

emploi 796,2 Production : Création ; conception, élucubration, procréation ; accouchement, enfantement, engendrement. - Génération, procession. - Elaboration, formation, genèse. - Recréation ; reproduction.

Travaux 774,8 Iconographie :

Travaux 811,4 Agriculture : Façon culturale, opération agricole ; jardinage. - Ameublissement, assainissement, assèchement, dessèchement ; buttage, colmatage. - Défrichage ; débroussement, essartement, escartage ; épierrement, épierrage ; décuscutage, désherbage, échardonnage. - Ensemencement, plantation ; emblavage, semailles, semis ; marcottage, repiquage. - Hivernage, labour, labourage, parage, sous-collage ; bêchage, binage, décavaillonnage, défoncement, émottage, émottement. - Hersage, raclage, râtelage, ratissage ; émondage, sarclage, serfouissage, serfouage ; écimage, éclaircissage, essimplage ; effanage. - Mise en jachère. - Fertilisation ; compostage, déchaumage, écobuage, épandage, marnage, plâtrage, soufrage, sulfatage ; fumage, fumaison, fumigation ; irrigation. - Arrachage, cueillette, coupe, fauchage, fenaison, levée, métivage, moisson, ramassage, récolte ; glandée, olivaison, vendange. - Fanage, fenaison, rouissage. - Bottelage ; engrangement, ensilage. - Battage, dépiquage, dépicage, égrenage, vannage.

Travaux publics 806 (idée) Travaux Publics :

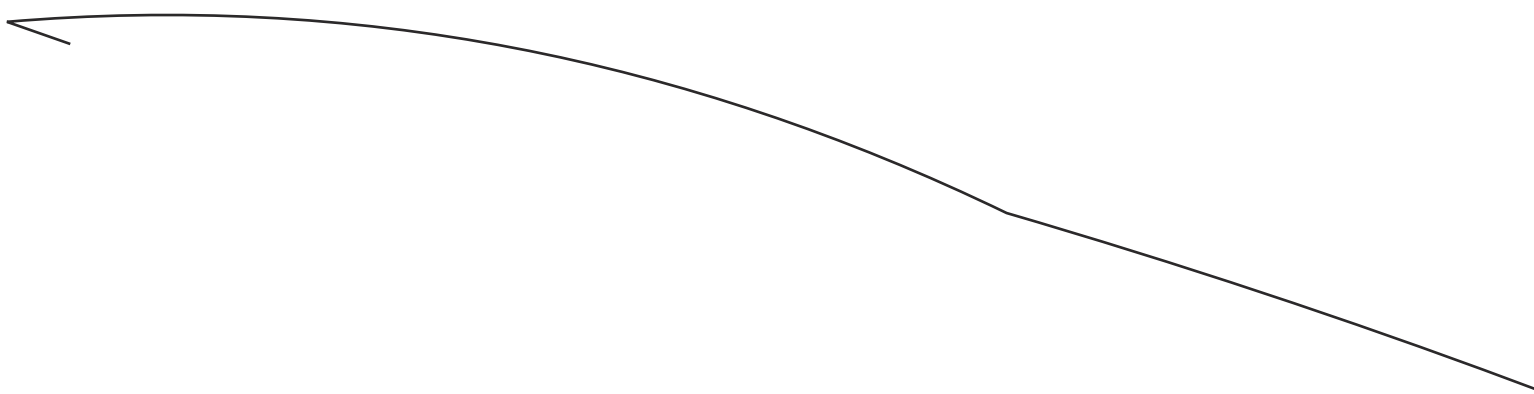
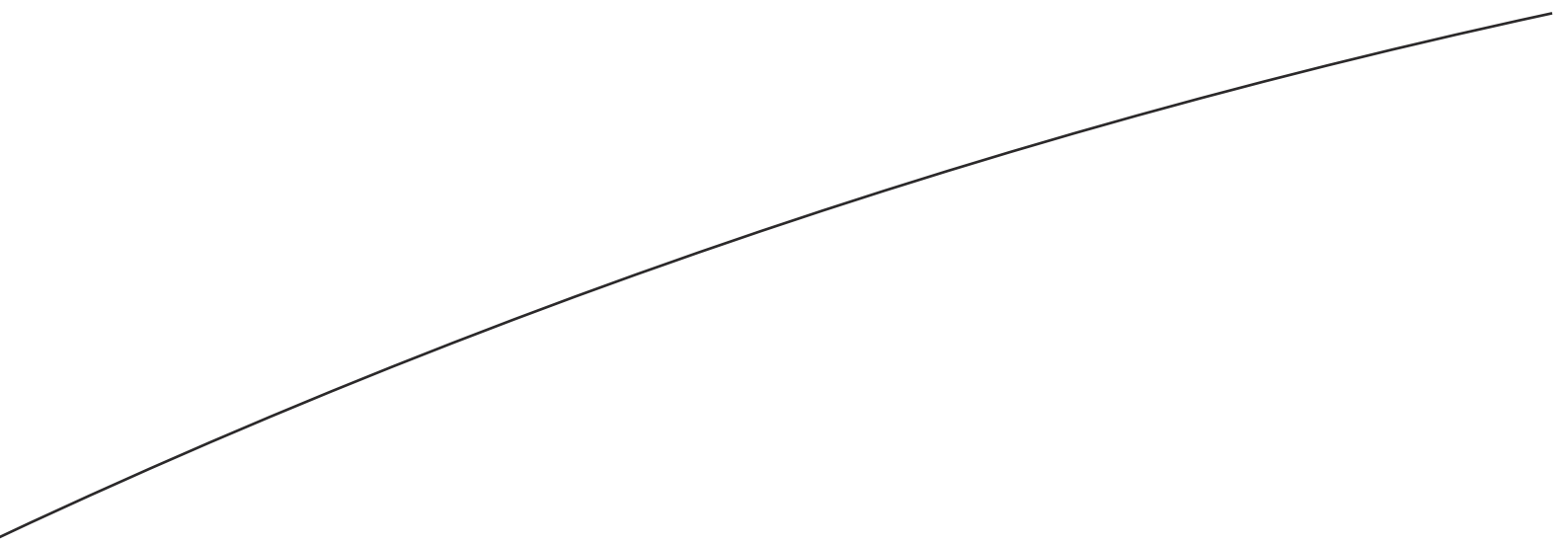
806,1 Bâtiment. - Ponts et Chaussées. - Ingénierie. - Génie civil. - Voirie, réseaux divers.

Géomécanique ; Ouvrage d'art ; Route ; Pont ; Barrage ; Canal ; Assainissement ; Ecluse ; Vanne ; Fondation ; Appui ; Paroi ; Talus ; Ouverture ; Trou ; Déblais ; Charpente ; Arcade ; Dragage ; Dérochage ; Terrassement ; Remblai ; Blindage ; Asphaltage ; Chantier ; Buteur ; Brise-béton ; Compressimètre ; Fraise ; Fer ; Buton ; Poutre ; Câble ; Cadette ; Béton ; Ingénieur ; Mettre en chantier ; Draguer ; Chabler ; Blinder ; Clayonner ; Encaisser ; Ausculter ; Armé.

Éditions Burn~Août est un projet éditorial indépendant ayant comme noyau dur un groupe affinitaire qui se disperse à travers ses collaborations et partenariats.

En tant qu'éditeur, nous envisageons la portée de nos gestes moins à des fins de production que de connexions. Par le biais de ces réseaux de complicités que nous fabriquons, nous voulons poser les bases de l'autonomie de notre projet. Celui-ci repose sur l'élaboration d'un réseau autre sur la base d'un piratage du circuit habituel de l'édition, du marché du livre et de la circulation classique des biens culturels.

Ce refus implique des conséquences formelles et économiques : mise en doute de la forme livre et de sa diffusion, mis en doute du terme même de diffusion auquel nous préférons celui de dissémination, l'intégralité de notre production est en accès libre sur le portail de téléchargement d'Éditions Burn~Août (<http://editionsburnaout.fr/>); en faisant cela, nous encourageons son appropriation, sa transformation, son utilisation, sa copie et son piratage.



Le 18 janvier 2021,

A été utilisé comme moyen d'impression:

copieur Triumph Adler 306I

A été utilisé comme papier: Arcole Classic 80g

A été utilisé comme typographies: Suisse Work Paradis,
Source code pro black, Vendome

A été designer graphique: Roméo Abergel

Labor comme l'ensemble des parutions Burn~Août

est disponible en version PDF sur le portail de téléchargement

www.editionsburnaout.fr ou à la demande à prix libre via

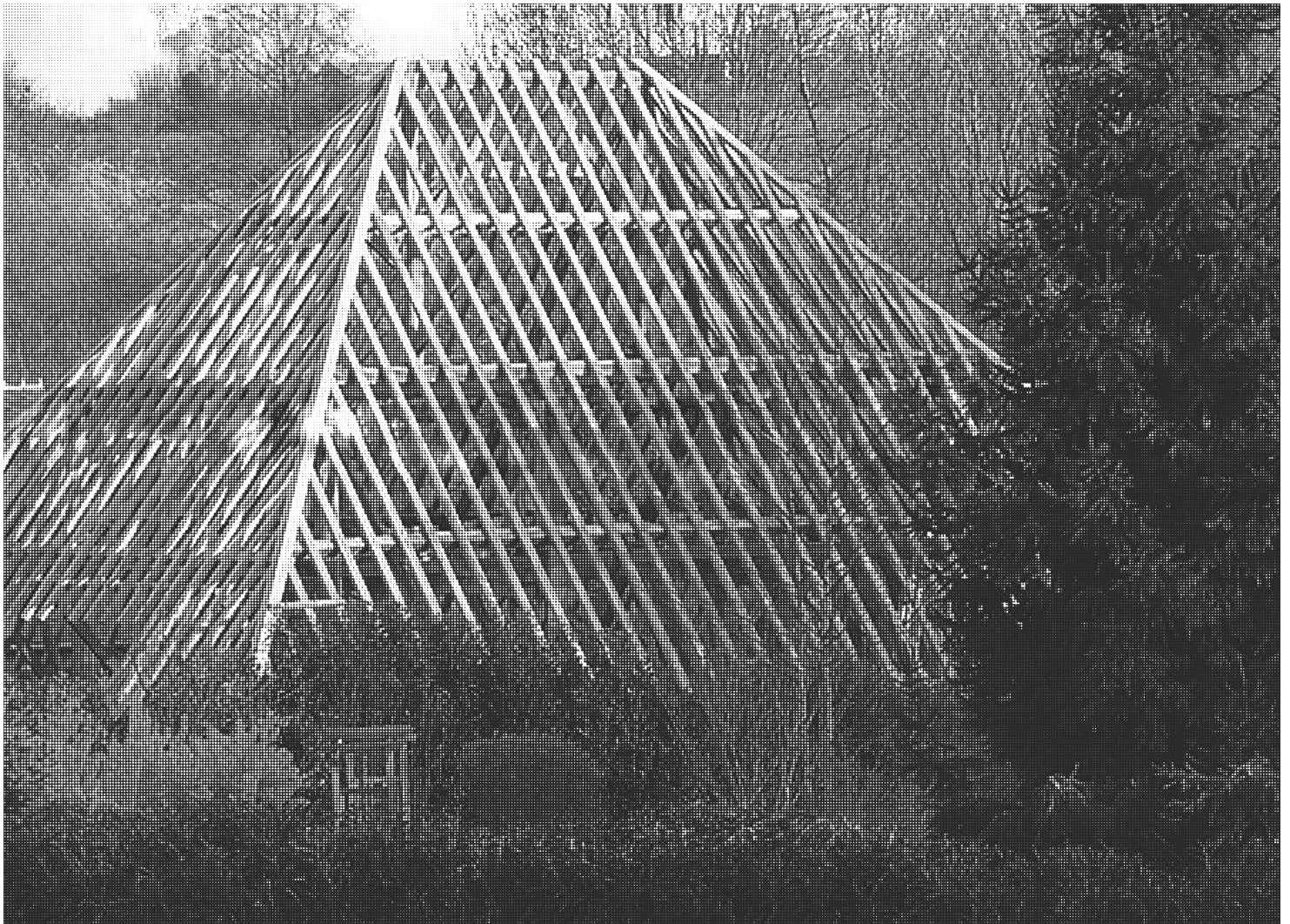
burnaout@riseup.net

*



/100





Éditions Burn~Août – Cycle Labor : Publication n°1

Vente directe : prix libre.

Vente indirecte : prix fixé par le libraire/distributeur/diffuseur...

*



« Cet écrit n'est pas un positionnement radical, mais la recherche d'un équilibre à travers des formes de refus, d'échappatoires, de nuances, de paradoxes. Non pas du travail en lui-même mais de ses mythes, ses dogmes, qui le place au centre de nos sociétés, de nos vies. Nous fait croire en une vie bonne remplie de travail, de labeur et d'épuisement. Comme si le propre de l'Humain serait de travailler pour être sain (t), comme si l'Humain avait toujours travaillé. »